

ALBUM
SOUVENIR

RADIO-CANADA 1936-1986

50 ANS DE RADIO

GERARD PELLETIER • SOLANGE CHAPUT-ROLLAND • PIERRE DAGENAI
AMBROISE LAFORTUNÉ • PHILIPPE LAFRAMBOISE • GILLES POTVIN
JEAN BLAIS • ROBERT BLONDIN • GUY BEAULNE • RAYMOND LAPLANTE



LES ENTREPRISES
RADIO-CANADA

ALBUM
SOUVENIR

RADIO-CANADA 1936-1986

50 ANS DE RADIO

GÉRARD PELLETIER • SOLANGE CHAPUT-ROLLAND • PIERRE DAGENAI
AMBROISE LAFORTUNE • PHILIPPE LAFRAMBOISE • GILLES POTVIN
JEAN BLAIS • ROBERT BLONDIN • GUY BEAULNE • RAYMOND LAPLANTE

50 ANS. 1936-1986. UN DEMI-SIÈCLE DÉJÀ!

Nous sommes en 1986... C'était en 1936 et la radio de Radio-Canada naissait. Ceux qui s'en souviennent avaient alors 10, 15, 20 ans et même plus.

Un si célèbre anniversaire est digne de mention. Il faut témoigner. Il faut, au fil de la mémoire passionnée, recréer visuellement le souvenir des VOIX devenues visages. La radio a été et continue d'être une VOIX, présence quotidienne qui accompagne si bien la solitude, la vie qui court. La radio de Radio-Canada a joué un rôle primordial au niveau de la créativité, de l'information, de l'activité artistique, des événements socio-culturels, de...

Les Entreprises Radio-Canada ont voulu mettre en relief ce monde de la radio, en publiant un album-souvenir qui fait apparaître les reflets en images des manifestations sonores de ces 50 années inoubliables.

3,95 \$



Sommaire

Message du président	2
Ex-directeurs et présidents	3
Le bel âge d'or de la radio (Philippe Laframboise)	4-5
Les années marquantes	6-7
Commentaires de Gérard Pelletier	8-9-10-11
Voici Radio-Canada (Robert Blondin)	12-13
Article de Solange Chaput-Rolland	14-15-16-17
Ces ondes mélodieuses qui chantaient si bellement	18
Album-souvenir	19-20-21-22-23-24-25-26-27-28-29-30
Article de Pierre Dagenais	31-32-33
Article du Père Ambroise	34-35-36
Article de Guy Beaulne	37-38-39
Entrevue avec Gilles Potvin	40-41-42
Entrevue avec Raymond Laplante	43-44
La soirée du hockey	45
Regard sur la radio d'aujourd'hui et de demain (Jean Blais)	46-47



Remerciements:

Nous tenons à remercier messieurs Maurice Day, Pierre Kholer et Roger Santerre de la Société Radio-Canada pour leur aimable collaboration.

Publié par Les Entreprises Radio-Canada/CBC
Enterprises, une division de la
Société Radio-Canada,
Case postale 6 000, Succursale A, Montréal
(Québec) H3C 3L4.

Éditeur: Glenn Edward Witmer

Chef des éditions françaises: Jacques Chaput

Coordonnatrice aux éditions: Suzanne Teasdale

Chargé de projet, chercheur: Philippe Laframboise

Collaborateurs: Guy Beaulne, Raymonde Bergeron, Jean Blais, Robert Blondin, Pierre Dagenais, Ambroise Lafortune, ptre, Gérard Pelletier, Gilles Potvin, Solange Chaput-Rolland.

Création, photocomposition et montage:

Typographie Sajy inc.

Graphisme et photographie: Jars Design inc.: Pierre Denault

Photos-souvenirs: Roger Santerre du Service de documentation historique de Radio-Canada; Collection Philippe Laframboise.

Pelliculage et impression: Interweb inc.

©1986 Société Radio-Canada

Dépôt légal, 4^e trimestre 1986

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

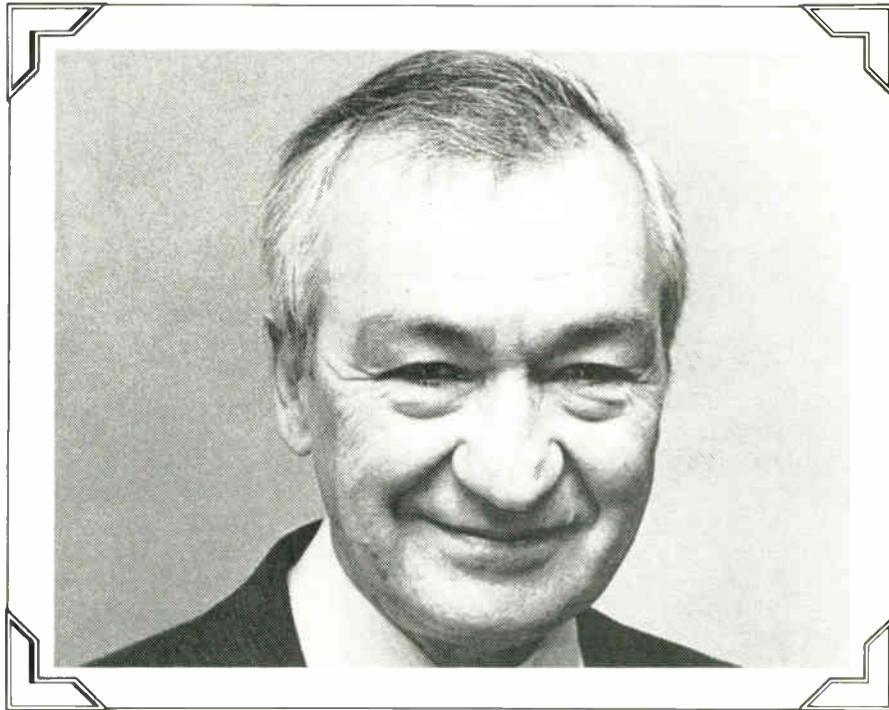
ISBN 0-88794-277-6

Imprimé au Canada

Le message du président

«En 1986, la radio et la télévision de Radio-Canada rejoignent plus de 99% de la population canadienne, en français et en anglais.»

- Pierre Juneau



Radio-Canada a 50 ans! Depuis le 2 novembre 1936, les Canadiennes et les Canadiens ont accès à un service public de radiodiffusion qui, au fil des ans, est devenu l'un des plus vastes et des plus réputés au monde.

En 1986, la radio et la télévision de Radio-Canada rejoignent plus de 99% de la population canadienne, en français et en anglais. Plus de 156 000 heures de programmation sont diffusées annuellement sur deux réseaux de télévision et quatre réseaux de radio. Radio-Canada International assure un rayonnement mondial aux idées et aux valeurs culturelles de notre pays.

Cette réalité impressionnante qu'est la radio-télévision publique canadienne n'aurait pu se concrétiser sans le concours d'artisans qui, au cours de ce demi-siècle, ont incarné les notions d'excellence et de service au public. Ces artisans, ce sont les artistes, journalistes, réalisateurs, techniciens, cadres, employés de soutien et tous les autres qui ont produit, et continuent de produire quotidiennement, la radio et la télévision

de Radio-Canada. Une radio et une télévision qu'au moins 10 millions de Canadiens et de Canadiennes écoutent, regardent et apprécient chaque jour.

L'album souvenir que les Entreprises Radio-Canada ont eu l'heureuse idée de produire traite plus particulièrement des 50 ans de la radio française. À ce seul titre, que de souvenirs mémorables ces cinq décennies évoquent, avec des noms qui sont devenus des légendes. Cet ouvrage n'a pas la prétention d'épuiser le sujet. Il se veut simplement un rappel de faits et de gestes ayant marqué 50 ans de radio française. Avec cette touche de nostalgie caractéristique des plus beaux souvenirs.

Puisse cette publication perpétuer la tradition d'excellence de la radio française et préfigurer l'avenir!



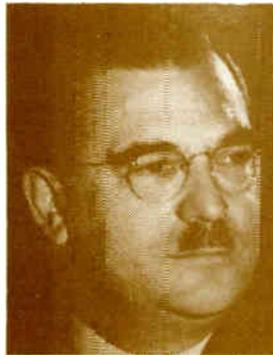
Galerie des directeurs et présidents passés



M. Léonard W. Brockington
1936-1939



M. Alphonse Ouimet
1958-1967



Dr. Augustin Frigon
1936-1951



M. Laurent Picard
1972-1975



M. Davidson Dunton
1945-1958



M. A.W. Johnson
1975-1982

La haute direction de Radio-Canada d'hier à aujourd'hui

Leonard W. Brockington, C.R. Président du Bureau des gouverneurs	1936-39
W.E. Gladstone Murray Directeur général	1936-42
Dr. James S. Thomson Directeur général	1942-43
Dr. Augustin Frigon Directeur général adjoint Directeur général intérimaire Directeur général	1936-43 1943 1944-51
René Morin Président du Bureau des gouverneurs	1940-44
Howard B. Chase Président du Bureau des gouverneurs	1944-45
Donald Manson Directeur général adjoint Directeur général	1944-51 1951-53
A. Davidson Dunton Président du Bureau des gouverneurs	1945-58
J. Alphonse Ouimet Directeur général adjoint Directeur général Président	1951-52 1953-58 1958-67
E.L. Bushnell Directeur général adjoint Vice-président Président intérimaire	1952-58 1958-59 1959
R.L. Dunsmore Président du Conseil d'administration	1959-63
Capitaine W.E.S. Briggs Vice-président	1960-67
James P. Gilmore Chef adjoint intérimaire de l'Exploitation Président intérimaire	1 fév. 1967-31 janv. 1968 16 déc. 1967-31 janv. 1968
George F. Davidson Président	1968-72
Laurent A. Picard Vice-président exécutif Président	1 fév. 1968-31 juil. 1972 1 août 1972-31 juil. 1975
Lister Sinclair Vice-président exécutif	1 août 1972-31 déc. 1974
Pierre DesRoches Directeur général adjoint de l'Exploitation Vice-président exécutif	23 avril 1975-31 juil. 1975 1 août 1975
A.W. Johnson Vice-président exécutif Président	1 juil. 1975-31 juil. 1975 1 août 1975-31 juil. 1982
Pierre Juneau Président	1 août 1982 à ce jour

«Le bel âge d'or de notre radio»

Philippe Laframboise



1936

- Le Pape Pie XI veille sur l'Église Romaine et Universelle!
- L'Honorable W.L. M. King, libéral, siège comme Premier Ministre du Canada!
- Maurice Duplessis et son Union Nationale prennent le pouvoir du Gouvernement de la province de Québec, remplaçant ainsi l'Honorable libéral Adélard Godbout!
- Adhémar Raynault éloigne momentanément Camilien Houde de la mairie de Montréal à la faveur d'un premier mandat!
- Albert Lebrun est le 14e Président de la 3e République française!
- Franklin D. Roosevelt, démocrate, est réélu Président des États-Unis d'Amérique pour un second mandat!
- Décès de George V d'Angleterre; Édouard VIII lui succède au trône pour abdiquer quelques mois plus tard en léguant ainsi les destinées de la royauté britannique à George VI!
- Léon Blum à la tête du Front Populaire français!
- La guerre civile éclate en Espagne!
- Un dénommé Hitler occupe la Rhénanie!
- Berlin accueille les Jeux Olympiques!
- Carel publie: «L'Homme cet inconnu»!
- Shirley Temple et Clark Gable numéros 1 au box-office des salles de cinéma du monde entier!
- Bing Crosby et Tino Rossi, à eux seuls, vendent plus de disques que toutes les autres vedettes du 78 tours!
- Trois grands héros sportifs: Babe Ruth, Howie Morentz et Joe Louis!
- Charles Dullin et Louis Jovet renouvellent la formule du théâtre français en influençant un jeune débutant: Jean-Louis Barrault!
- Le ténor lyrique québécois Raoul Jobin est acclamé sur toutes les grandes scènes lyriques internationales!
- Jean Renoir tourne son chef-d'oeuvre «La Grande illusion»!
- Charles Goulet et Lionel Daunais fondent leurs désormais légendaires «Variétés lyriques»!
- La Société Radio-Canada voit le jour!

* * *

En 1936, c'est encore la noire période du chômage qui sévit partout depuis le début de la crise économique de 1929. La vie sociale de chacun s'en trouve durement compromise. La radio, unique lien de communication avec l'extérieur, devient la REINE DES FOYERS. On l'écoute assidûment, religieusement! Dépourvus du petit appareil magique, les plus infortunés viennent — les soirs de grande écoute — partager celui d'un parent ou d'un voisin. À la belle saison, alors que les fenêtres sont ouvertes, il est possible en se promenant sur le trottoir, d'une rue à l'autre, de suivre l'intrigue de tel roman-fleuve, de maison en maison.

La radio, pour les auditeurs de ce temps-là, demeure une voix confidentielle, captivante, mystérieuse, une VOIX sans visage. Elle provoque l'admiration et, souvent, des soupirs amoureux et des rêveries passionnées quand la voix de tel chanteur de charme se fait plus veloutée, quand les accents ulcérés d'une jeune première s'enflamment ou se meurent.

On rêve de la «voix».

On lui écrit.

On la prend souvent en pitié en lui faisant parvenir des présents ou des injures sous forme, parfois, de menaces.

Les interprètes de Donalda et de Séraphin s'en souviennent, allez!

* * *

Quand Radio-Canada alluma sa grande antenne, les ondes étaient déjà agrémentées par deux stations françaises: CKAC La Presse (1922) et CHLP La Patrie (1934). Cette dernière offre surtout une programmation basée sur l'emploi du disque (de là son titre de «Berceau de la chanson française») alors que le poste-père domine avec des vedettes et des radio-séries qui feront époque: «Le Curé de village», «Grande soeur», «Ceux qu'on aime», «Madeleine et Pierre», «Les amateurs d'Ernest Loiseau», «La Course au trésor», «Chantons en chœur», «Le Don Juan de la chanson», «L'Heure provinciale», «Ti-Pit et Fifine», les chansons de Roland Bédard, Paulette Mauve et Jean Clément... sans omettre les dramatiques bulletins de nouvelles de la non moins dramatique voix d'Albert Duquesne.

CKAC domine, soit, mais demeure une entreprise privée aux moyens calculés. Il fallait donc étendre et amplifier davantage et à un niveau plus nationalisé la radiophonie canadienne. Ce fût dès lors l'extraordinaire mission de CBF!

Grâce à son avènement, la radio prend dès lors un essor considérable, illimité, en créant chez les auditeurs de plus en plus nombreux, de plus en plus attentifs, une présence journalière irremplaçable.

* * *

Comme en témoignent les précieux collaborateurs qui ont accepté d'emblée de s'unir à nous pour la publication de ce cahier-souvenir doré (toute ma gratitude leur est acquise), Radio-Canada a donc joué un rôle d'envergure tant sur le plan culturel et artistique que sur le plan économique et social.

Afin de ne pas faire double emploi avec les

savants écrits des pages suivantes, je m'attarderai davantage sur ce dernier point.

En effet, notre Radio nationale, pour employer un terme bien à la mode en 1986, donc cinquante ans plus tard, a créé de nouveaux emplois. En tirant de l'inactivité, de l'oubli et d'une quelconque indigence:

... nos poètes, écrivains, dramaturges, hommes de théâtre!

... nos grandes voix lyriques!

... nos compositeurs et musiciens!

... nos comédiens réduits au silence par la cruelle offensive du cinéma parlant!

... et combien, combien d'autres exécutants ou créateurs! Et que dire aussi des «petits métiers» nouveaux, inventés justement par cette radio envahissante?

... qui créa le métier d'annonceur, de bruiteur, de réalisateur, d'émetteur, de scripteur, de... et quoi et quoi encore?

... mais, mais, les profits des vendeurs d'appareils de radio, et ceux des manufacturiers de micros, d'accessoires, d'antennes, de... «bonjour» la technique!

* * *

Une histoire bien fabuleuse que celle-là!

Et qui ne peut vraiment pas se raconter en quelques feuillets...

Quand même?

Pour résumer en quelque sorte ce BEL ÂGE D'OR de notre radio que l'arrivée fracassante de la télévision vint peut-être attédir l'espace de quelques saisons mais qui, après coup, a retrouvé sa vivacité première, fut — selon mon modeste avis — cette intense période de créativité diverses qui n'était alors nullement entravée par les contraintes actuelles, ces affreuses contraintes des sondages périodiques.

On faisait de la radio spontanée, pure, malhabile parfois à force de vouloir être sincère, mais de la radio pour plaire. Quand on choisissait — par exemple — un disque, on le faisait tourner délibérément pour atteindre la sensibilité de l'auditoire sans le numéroter sous le joug du palmarès; on bâtissait des émissions pour émouvoir sans se soucier de la concurrence affreuse des «ratings» à venir.

ON AIMAIT! ON PROUVAIT! ON ÉTAIT!



Radio-Canada et les années marquantes de son histoire



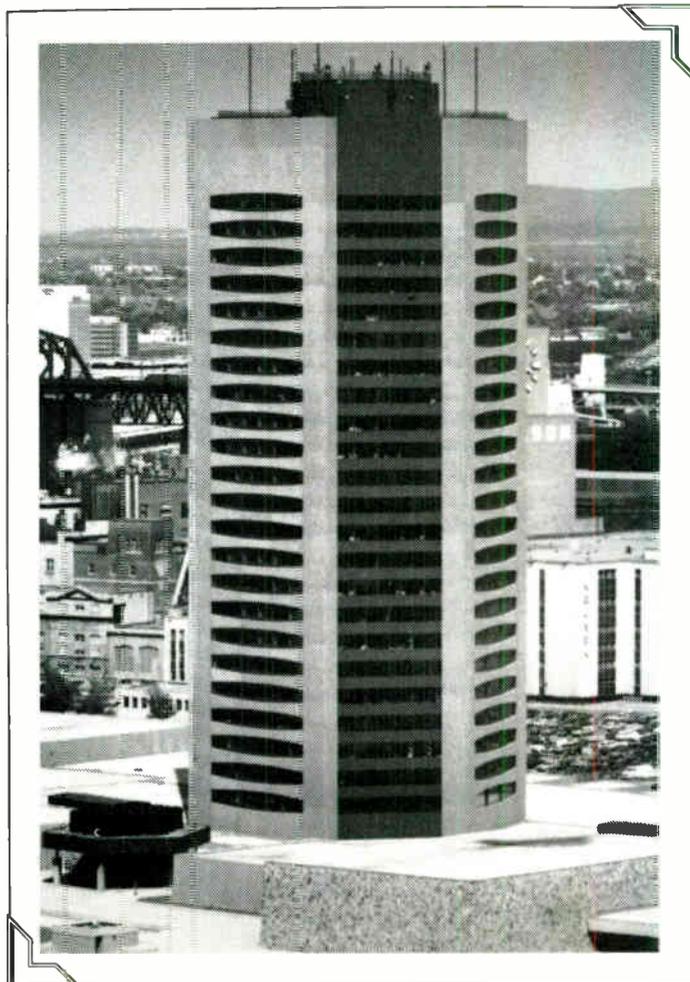
Le 18 mai 1951, inauguration de l'édifice de la rue Dorchester ouest. Parmi les dignitaires présents, de gauche à droite: Roger Champoux, Marcel Ouimet, S.H. le maire Camilien

Houde, Louise Simard, le Docteur J.J. Mc Cann, alors Ministre du Revenu national, M. Augustin Frigon, S.E. le Cardinal Paul-Émile Léger ainsi que Davidson Dunton.





Le 5 décembre 1973, inauguration de l'édifice (actuel) de la rue Dorchester est. Le Premier Ministre du Canada, Pierre Elliott Trudeau et le Président de Radio-Canada, M. Laurent Picard, dévoilent la plaque commémorative du grand hall d'entrée.



1932

Adoption, le 26 mai, de la Loi canadienne de la radiodiffusion prévoyant l'établissement de la (CCR) Commission Canadienne de la radiodiffusion.

1933

La CCR acquiert les installations radiophoniques du CN.

1936

Création, le 2 novembre, de la Société Radio-Canada qui utilise les installations de la CCR en installant ses studios dans l'édifice King's Hall de la rue Sainte-Catherine, à Montréal.

1937

CBF, la station de la Société Radio-Canada à Montréal, érige son propre émetteur à Verchères.

1944

Installation du réseau Dominion.

1945

Inauguration officielle, le 25 février, du Service (Ondes courtes) international de Radio-Canada.

1946

Premières stations FM de Radio-Canada, à Montréal et à Toronto.

1951

Inauguration, le 18 mai, de la station de Montréal dans l'ancien Hôtel Ford de la rue Dorchester.

1952

Inauguration, le 6 septembre, de la télévision.

1966

En septembre, premières émissions couleur quotidiennes.

1973

Inauguration, le 5 décembre, de l'édifice actuel de Radio-Canada, rue Dorchester, à Montréal.

1974

Adoption d'un nouveau symbole (Radio et Télévision) représentant la lettre «c» en expansion.

1975

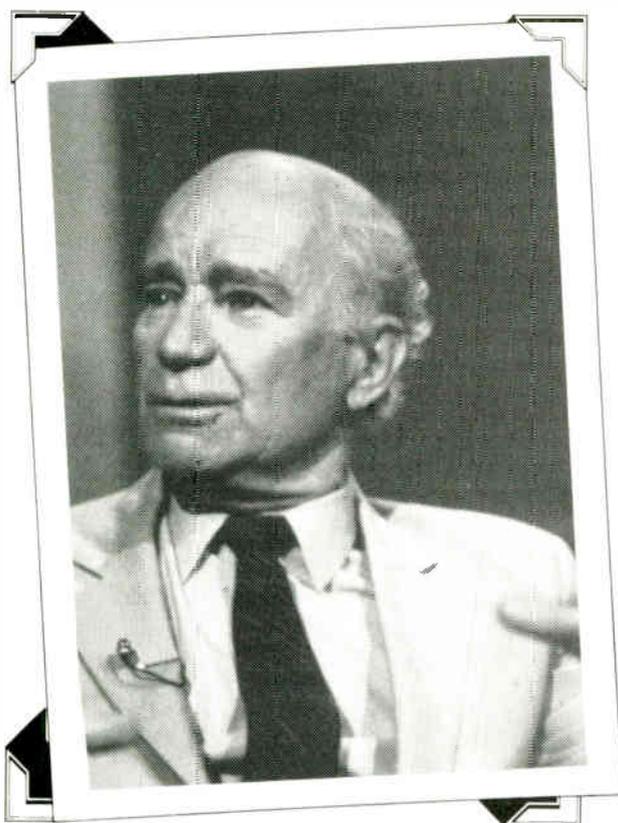
Disparition complète, le 31 mars, de la publicité à la radio française et anglaise.

1986

Le cinquantième anniversaire.

«Pour ma génération, Radio-Canada a joué un rôle absolument capital!»

Gérard Pelletier



Au moment où Radio-Canada est apparu dans l'air, j'étais un adolescent et je vivais en province. J'aurais mis des années avant de connaître Mozart, Bach, etc... sauf par ce que mes soeurs en jouaient au piano et qu'elles avaient appris chez les religieuses, à Victoriaville.

Les tourne-disques, magnétophones, qu'on a aujourd'hui pour presque rien, coûtaient les yeux de la tête. Il n'y avait que la bourgeoisie qui pouvait se payer ça. Seule, la radio nous assurait une culture musicale.

Moi, la première chose dont je me souviens, c'est cette émission de disques qu'il y avait l'après-midi et qui s'appelait «Les Chef-d'oeuvres de la musique». Cette émission a été notre initiation musicale. Et la musique a acquis, pour les

gens de ma génération, une importance inouïe.

Je me souviendrai toujours... en 1940 ou 1941, il y avait une réunion d'universitaires, un congrès, qui se tenait à Duchesnay, près de Québec. Se trouvaient réunis les étudiants de McGill, de Concordia, de l'université de Montréal, etc... Et on a interrompu les débats, la deuxième journée du congrès qui n'en comptait que trois, pour se retrouver dans le grand dortoir. On avait ramassé tous les appareils radio de la maison pour écouter la dernière émission d'une série de quatre où Toscanini dirigeait les neuf Symphonies de Beethoven. Je nous revois encore, Daniel Johnson, Jean Drapeau, moi, tous les étudiants allongés sur les lits à écouter religieusement Toscanini...

Radio-Canada a fait l'éducation musicale de tout un peuple.

Puis la radio, dans les années 40, est extrêmement importante du point de vue de la littérature. Je me souviens d'une série d'émissions où François Rozet lisait de façon très vivante *Les Contes du lundi*. Et il y avait plusieurs émissions où des annonceurs ou comédiens à la voix chaude nous lisaient les grandes oeuvres de la littérature française.

C'était drôlement important. C'est une chose qu'on ne ratait pas. Parce que, pendant la guerre, les livres ne nous parvenaient pas d'Europe. Et au Québec, on était pauvres en bibliothèques!

Radio-Canada a comblé ce manque.

Je me souviens du dégel progressif de Radio-Canada. Son impact socio-culturel n'a pas été très important aussi longtemps que Radio-Canada est restée dans une camisole de force, dans une sorte de neutralité et de fidélité aux mots d'ordre gouvernementaux qui étaient extraordinaires au cours des premières années de diffusion. Ou bien on ne parlait pas de politique du tout. Ou bien on ne donnait que le point de vue du gouvernement. Il n'y avait pas de criti-



«LES IDÉES EN MARCHÉ», Gérard Pelletier, Edward Labelle, Jean-Guy Pilon et Jacques Landry.

ques, pas de commentaires. Au début, c'était comme ça. C'était vraiment une radio d'État, peut-être au mauvais sens du terme. Non pas à cause de la Loi (la Loi qui a créé Radio-Canada a toujours été très libérale). Mais à cause de l'autocensure des gens en place. Le Service des nouvelles a mis du temps à se développer, d'ailleurs.

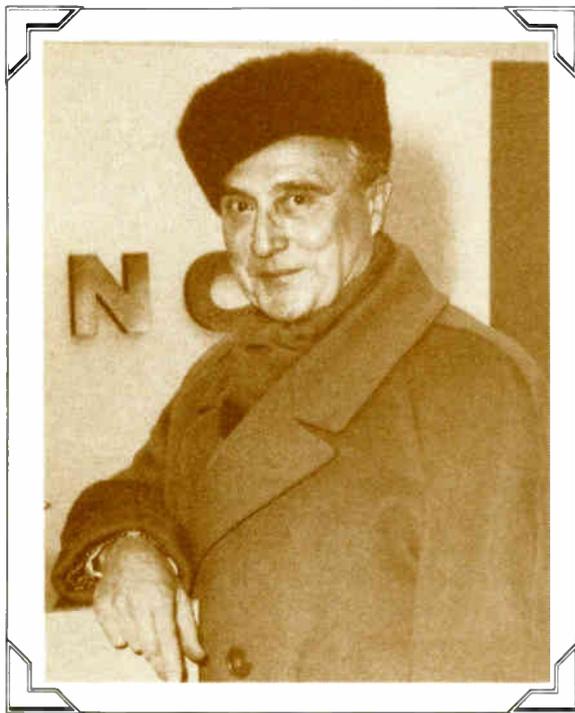
Je pense qu'on a assisté au dégel entre les années 40 et 50. Au début des années 50, on a demandé à André Laurendeau de faire sur les ondes de Radio-Canada la critique des émissions de Radio-Canada! C'était tout un dégel! Et moi, ça m'intéressait parce que j'ai été le premier critique radiophonique dans un journal quotidien. J'ai créé une chronique qui s'appelait «Par la faute de Monsieur Hertz» au journal Le Devoir, en

1947. Et je l'ai tenue pendant quelques années. C'est là que naît vraiment l'impact social de Radio-Canada.

— Sans cette ouverture sur la critique, Radio-Canada aurait pu utiliser dangereusement ses ondes pour manipuler une nation?

— On l'a carrément fait. Au moins une fois! En 1940-42. Et André Laurendeau en parle dans un petit livre qu'il faut lire absolument: «La Crise de la conscription et le référendum». On faisait alors un référendum national, prétendument démocratique. Mais ceux qui répondaient «oui» à la conscription avaient toutes les heures d'antenne qu'ils voulaient, à Radio-Canada. Et ceux qui répondaient «non» n'avaient pas une seconde. Comme les réseaux de postes privés n'existaient pas, c'était sérieux.

Heureusement, le dégel s'est fait sentir progressivement, d'abord dans le style. À l'origine, on empruntait le style de la BBC de Londres. Dans un sens, c'est heureux. Parce que la BBC a été une des radios parmi les plus libres et de meilleure qualité. Mais le flegme et la froideur anglais en terre québécoise, c'était assez étonnant! Peu à peu, Radio-Canada va faire place à l'émotion. L'arrivée des femmes au micro va beaucoup améliorer la situation en ce sens. Et surtout... Radio-Canada va devenir, dans les années 50, la clef qui va déverrouiller les mentalités. À mon sens, deux phénomènes ont provoqué le bouleversement des moeurs au Québec: la guerre qui est toujours une occasion de grand bouleversement et... la radio-télévision.



François Rozet

Je me souviens qu'on s'invitait les uns chez les autres pour écouter «Carte blanche». C'était l'humour de la semaine. On apprenait à rire de soi-même. Voilà une émission qui a eu un impact culturel important. On se déformalise. On apprend à s'exprimer.

À la radio, moi, j'ai commencé par être scripteur. Je faisais les textes d'une émission qui s'appelait «Radio-parents», suivie d'une autre émission que j'écrivais avec ma femme, Alec Pelletier, «Monsieur Quelqu'un, père de famille». D'une part, Radio-Canada permet à un tas de gens d'écrire, de s'exprimer librement. Puis on ose, enfin, parler publiquement de l'éducation, un sujet tabou, jamais abordé dans la presse écrite parce que réservé exclusivement au clergé. J'ai animé «Les Idées en marches», à la radio d'abord.

C'était un débat avec caractère politique. On parlait beaucoup d'éducation. C'est pour ça que monsieur Duplessis me détestait tellement! Radio-Canada, pour lui, c'était le centre du Mal! On faisait éclater le carcan.

Radio-Canada a aussi provoqué un dégel dans la presse écrite qui s'est mise à aborder tous les sujets et à publier les lettres des lecteurs. La radio a joué un rôle capital dans le changement d'attitude sociale face à la religion, tout particulièrement.

«Radio-Collège», à CBF, a été une sorte de nourriture pour les enseignants aussi bien que pour les enseignés. Cela a contribué énormément à libérer le climat social. À partir de ce moment là, on se met à discuter, à échanger des idées.

Mais la vraie explosion... c'est la télévision! La radio n'avait pas un impact aussi direct. On parle d'analphabètes culturels, fonctionnels (des gens qui savent lire et écrire mais qui ne sont pas capables de saisir un certain langage). Aidés de l'image, l'impact est beaucoup plus fort. Par exemple, quand il y avait uniquement la télé de Radio-Canada (j'étais dans le syndicalisme) et qu'on nous présentait une pièce de Diderot, il fallait voir les ouvriers parler de la pièce, le lendemain, ça les intéressait drôlement. Et ce genre d'influence est profonde et durable sur les esprits.

Par le biais des radio et téléromans, on a créé quelque chose de toute pièce. Jusque là, ce qui paralysait beaucoup d'écrivains, c'est que les critiques les comparaient sans cesse à la littérature française. S'ils n'écrivaient pas «comme Untel», ça n'était pas bon. Or pour les séries, il n'y avait pas de point de comparaison en France. On a donc inventé beaucoup plus librement et exprimé «nos» préoccupations. Et il faut se souvenir que l'impact important, c'est celui qu'on a sur les masses...



André Laurendeau

— À propos d'impact sur les masses, dans quelle mesure l'Information à Radio-Canada doit-elle servir les intérêts du gouvernement du Canada?

— Quand j'étais secrétaire d'État, je devais répondre pour Radio-Canada. Je devais défendre Radio-Canada en Chambre, non seulement devant l'Opposition, mais dans le caucus libéral contre les députés. Et à un moment donné, tout le monde avait l'impression que Radio-Canada était envahi par les indépendantistes. J'ai eu des batailles à livrer là-dessus. Et c'est très difficile de maintenir un équilibre pour une société d'État dont le mandat dans la Loi est de «refléter la réalité canadienne». Une partie de la réalité canadienne, c'est que beaucoup de jeunes étaient indépendantistes, à un moment donné. La preuve: au référendum, il y en a eu 40%. Ça ne pouvait pas faire autrement que de se refléter à la télévision. On ne peut pas empêcher ça. Par contre, au nom de cette même «réalité», il fallait veiller à ce que les idées du gouvernement du Canada soient reflétées au moins à 50%. En période de crise, l'information est un sujet épineux. Autrement, non.

Personnellement, je ne rate jamais l'émission «Présent» du midi, avec Louis-Martin Tard.

Il y a un genre d'émissions que, moi, je déteste, mais auxquelles j'ai souvent participé: les lignes ouvertes. Je dois reconnaître que ça permet à toutes sortes de tendances de s'exprimer. C'est un facteur avec lequel il faut vivre. Encore une fois, le but est de rejoindre les masses, sans tomber dans la compromission...

Aujourd'hui, pour les assistés sociaux qui ne sortent plus et qui n'ont même plus l'occasion de se retrouver sur le perron de l'église, leur unique contact avec le «monde», c'est la radio et la télévision. Au moins, ils ont celui-là.

On avait fait une enquête interne, jamais publiée, au Secrétariat d'État, en 1971. On demandait aux gens (5 000 personnes): «Quelle est votre principale source de nouvelles?» Et 76% des gens ont répondu: «La radio et la télévision.»

Par ailleurs, j'avais fait faire un sondage aux frais de La Presse. On demandait: «Qu'est-ce que vous voulez voir comme grands titres en première page?» Et une large majorité a répondu: «De la nouvelle internationale.»

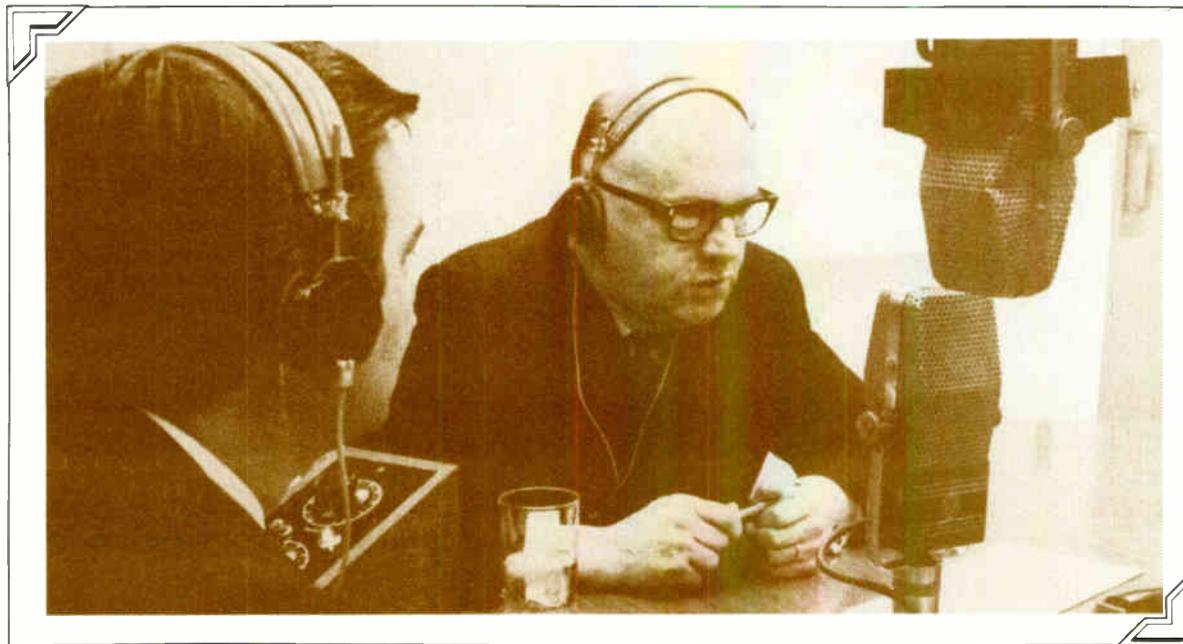
Un journal ou un poste de radio ou de télévision qui se régionalise va carrément dans le sens opposé des goûts du public.

Et quels correspondants de presse à l'étranger apporteraient l'information francophone au Canada, s'il n'y avait pas Radio-Canada?»

Propos recueillis
par Raymonde Bergeron



M. Gérard Pelletier, président du Conseil d'administration des Musées nationaux et du Conseil des Relations internationales publie, ces jours-ci, un livre intitulé «Le Temps de l'impatience» aux Éditions Stanké. Il y consacre un chapitre à la radio-télévision.

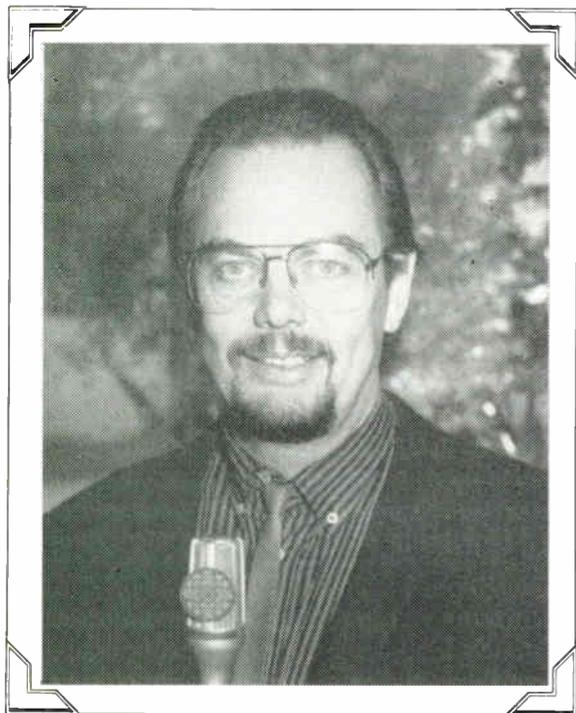


Jean Drapeau

Voici Radio-Canada

«Nous avons pu réaliser cent cinquante heures de matière particulièrement riche en utilisant cinquante ans de vie de notre radio nationale...»

Robert Blondin



Cinquante années de présence et d'influence en cent cinquante heures de programmes. Tous les dimanches après-midi en direct pendant un an: VOICI RADIO-CANADA!

Il se présentait plusieurs options de formules d'émissions pour souligner ce cinquantenaire. De l'analyse à l'apologie en passant par la mode rétro et les anecdotes de corridors et d'ascenseurs... Nous avons opté pour le plaisir... le nôtre. J'ai toujours eu horreur des chapelles, des chasses-gardées, et des tours d'ivoire. Dans une entreprise de communication comme notre radio, nous préférons partir du constat: nous sommes comme tout le monde, notre plaisir ne sera pas différent du leur. Nous avons pris les sentiers du coeur en évitant les boulevards du didactisme.

Pendant près d'un an, nous avons systématiquement exploré tous les classeurs des archives sonores avec un critère principal de choix: «Oh que j'aimerais écouter ça!» Nous avons ainsi confié à la mémoire de la micro-informatique des centaines de perspectives de plaisir.

Nous voulions reconstituer, de 1936 à aujourd'hui, le son de chacune des années. Non pas pour retracer unilatéralement la petite histoire de Radio-Canada mais pour évoquer les climats sono-sociaux globalisants, en passant des remous de patelins aux virements de civilisation. Réentendre les années défiler dans leur cortège de bonnes et mauvaises nouvelles, de succès musicaux de tous genres, de reportages, d'humour, de radioromans miroirs, etc.

Nous allions afficher un parti-pris pour la mémoire en traitant les souvenirs comme de simples couleurs sur une palette sonore. En privilégiant ainsi la mémoire sensorielle au rigorisme linéaire auquel on aurait pu peut-être s'attendre, nous choisissons une forme impressionniste. À chaque auditeur d'esquisser à sa façon sa propre évocation à partir des couleurs suggérées.

Soucieux d'offrir une palette la plus complète possible, nous avons même été jusqu'à fabriquer des couleurs. Le vraisemblable nous semblait plus près de la vérité que l'exact. Avec la complicité des grandes voix de l'histoire du micro, nous avons reconstitué des bulletins de nouvelles disparus, des commerciaux oubliés, des présentations et des liens imaginaires, susceptibles de catalyser les plaisirs de la mémoire.

Et nos plaisirs se sont communiqués. Largement. Généreusement. Plus de 3 000 auditeurs nous ont concrètement signalé leur plaisir de cette série d'émissions. Et leur plaisir ne se nourrissait pas uniquement à la tendance rétro. Nous avons compilé plusieurs variables de ces commentaires unanimement élogieux. Il en ressort des lignes de force qui prennent rapidement des allures de consensus social. En ces temps de boulimie administrative et d'anorexie financière, où tant de gens (sauf souvent ceux directement impliqués...) remettent en question le rôle de Radio-Canada, ce consensus n'est pas une indication, c'est un cri!

Nos monomanes des sondages conviendront qu'il existe une méthode d'approche dite «symptomatique» qui reconnaît scientifiquement qu'il

faut tout de même moins que l'unanimité pour établir un consensus...

Le résumé des conclusions est aussi simple que concis. Quelque soit leur âge, les auditeurs exprimaient, d'une façon ou d'une autre, un besoin devenu malheureusement nostalgie: des émissions avec un PROPOS présenté avec CRÉATIVITÉ.

Notre durée est liée à notre fécondité, et il n'y a que le souci d'un PROPOS qui puisse l'assurer dans la vigueur de l'IMAGINATION. Il y a déjà longtemps on aurait parlé de FOND et de FORME... Il faudrait encore s'en préoccuper.

Quand on demande aux gens ce qu'ils voudraient (études de marché), c'est qu'on manque d'imagination pour leur proposer des formes nouvelles de propos pertinents. Communiquer c'est séduire et la séduction se nourrit souvent d'étonnements et de surprises.

D'ailleurs les fantomatiques études disant qu'un auditeur devient distrait après seulement trois minutes vingt de paroles ont certainement été inventées par des gens dont l'éloquence ne dépassait pas trois minutes vingt. Il y en a qui comptent plus facilement qu'ils content. Mais à vouloir s'adresser à trop de monde, on finit par ne rejoindre personne. Je suis convaincu qu'on ne remplacera jamais la satisfaction des artisans de la radio comme des auditeurs par quelque forme de succès quantitatifs.

Le rôle spécifique d'une radio d'État dans l'embrouille des ondes, dans la conviction même des gens qui l'écoutent ou voudraient l'écouter, est clairement lié à la nécessité d'un propos. Mais un danger nous guette au détour de la grille horaire: les muses de la facilité... bavardage, potinage, et roucoulage!

Comme les auditeurs dont nous conservons

les commentaires, je préfère la radio qui *dit* à celle qui se contente de *parler*.

Non pas qu'il ne doive pas exister une radio d'accompagnement!

Mais la kyrielle des postes privés s'en charge largement, avec délectation en plus! Ils diffusent, eux, le fast-food de la solitude. Nous pourrions revenir, nous, à une nourriture radiophonique plus conséquente. S'il nous faut absolument faire concurrence au privé, ne soyons pas timorés: privatisons-nous joyeusement!

S'il fallait que nous glissions sur la pente du juke-box-dont-le-propos-est-d'en-avoir-le-moins-possible ou que nous devenions légers au point de disparaître, je choisirai de passer tristement la porte avec quelques pairs et mon fonds de pension...

Nous avons pu réaliser cent cinquante heures de matière particulièrement riche en utilisant cinquante ans de vie de notre radio nationale... il faudrait peut-être qu'au moment du centenaire on trouve encore suffisamment de PROPOS et de CRÉATIVITÉ dans nos futures archives pour se payer cent cinquante autres heures de plaisirs.



C'est au printemps de 1985 que la haute direction de la programmation radiophonique de Radio-Canada (CBF-690) confia à Robert Blondin (réalisateur, présentateur, écrivain, interprète et homme orchestre) la tâche de mettre en ondes une série d'émissions consacrées à la rétrospective sonore des cinquante ans de la Société d'État. Après cinq mois de recherches, de compilations, de mises au point... la série en cause agrémentait les ondes, à travers tout le pays, le dimanche 10 novembre 1985. Et depuis, depuis...



Robert Blondin et son équipe (micro, costumes et décors 1936) de «Voici Radio-Canada»: Philippe Laframboise (choix des disques), Michèle Hurtubise (rechercheuse), Lorraine Paradis (mise en ondes) ainsi que les techniciens Pierre Léger et Jean-Pierre Loiseau. Cette émission parvenait du grand hall de l'édifice de Radio-Canada, le dimanche de la Grande Visite des lieux.

Ici et là...

Radio-Canada pendant cinquante ans

Solange Chaput-Rolland



Nous sommes heureusement encore nombreux à pouvoir faire un bond de cinquante ans dans le temps, pour retrouver au fond de nos mémoires le son des premières émissions de la Société Radio-Canada qui, comme son nom l'indiquait, fut d'abord une radio avant de devenir une télévision.

Que serions-nous devenus si ses émissions radiophoniques n'avaient pas ouvert sur le monde une lucarne qui s'est agrandie en vitre panoramique dès les débuts de l'ère télévisuelle? Durant les années qui nous retrouvèrent regroupés autour de nos hauts-parleurs pour capter des émissions, des discussions, des concerts et des bulletins de nouvelles, nous avons été bénéficiaires d'un éventail d'informations culturelles, politiques et sociales de haute qualité. Notre collectivité a de ce fait acquis, comme malgré elle, le goût du mieux savoir, du plus apprendre, du beaucoup connaître.

Le Québec d'il y a cinquante ans vivait en vase clos, en chapelles ardentes tout aussi spirituelles que politiques, culturelles que sociales. Notre élite dite «cultivée» se contemplait dans des glaces qui ne réfléchissaient guère, aurait pu écrire Jean Cocteau.

Les «gens de lettres» s'encensaient en cercles fermés, en salons littéraires pour initiés seulement. Ceux qui lisaient, allaient au théâtre, aux concerts, visitaient des musées, n'étaient guère nombreux parce que la culture et ses rares manifestations n'étaient pas des denrées populaires; les spectacles, livres, expositions, concerts étaient hors de la portée du monde que l'on dit ordinaire, pour ne pas constater qu'il est habituellement fort extraordinaire! Donc, le jour où nous avons enfin entendu une voix de chez nous parler, raconter, chanter, jouer, expliquer des faits et des oeuvres de chez nous, nous nous sommes entendu vivre et ce faisant, nous nous



Solange Chaput-Rolland

sommes découverts. Même il y a cinquante ans, nous n'étions plus des «porteurs d'eau», des draveurs au prénom de Menaud, des bons à rien, des nés pour des petits pains. Mais nous ne le savions pas encore. Il revient à la Société Radio-Canada de nous avoir révélé à nous-mêmes tels qu'en nous-mêmes, l'histoire, la religion, la langue, les us et coutumes qui nous ont façonnés.

Je ne sais trop pourquoi je retiens des débuts des émissions de la maison des ondes, d'abord les «Grands concerts» de Radio-Canada, le trio Malenfant avec Lionel Daunais, Anne Malenfant et je ne sais plus qui! Et brusquement, j'entends la voix mélodieuse d'Annette Lasalle-Leduc nous raconter Le Musée d'art et du coup, je me retrouve il y a plus de trente ans, assise devant Marcelle Barthe dans un petit studio de la rue Dorchester Ouest, invitée à commenter une page de l'actualité à son émission «Lettre à une Cana-

dienne». Pourquoi retenir ces émissions plus que toutes les autres dont je fus bénéficiaire? Sans doute parce qu'elles rejoignaient quelques-unes de mes préoccupations et surtout parce qu'elles étaient de grande qualité.

Au moment où je rédige ces lignes, je me surprends tout à coup à sourire au rappel de «Carte blanche», une émission animée joyeusement et humoristiquement par mon cousin Roger Rolland et son ami André Roche. Cette série a fait nos délices durant de longues années. Comme l'espace et la mémoire me font défaut pour rappeler en détail toutes les émissions de radio qui, depuis cinquante ans de vie radiophonique, ont donné à la Société Radio-Canada sa valeur et sa profondeur, je me contenterai de rappeler que sans les émissions radiophoniques des cinquante dernières années, notre peuple ne serait pas, en 1986, aussi dynamique, aussi bien informé, aussi créatif qu'il ne l'est. Certes des stations privées de radio émettaient elles aussi des émissions de qualité mais c'est à l'intérieur de la Société Radio-Canada que nos journalistes ont mûri leur métier, que nos artistes ont appris les leurs et que nos musiciens ont fait connaître au pays et au monde entier la musique d'ici et de tous les endroits et de toutes les époques de l'humanité.

Ce qui, à mon avis, ressort de ces cinquante années, ce sont les ressources intérieures des directeurs et artisans de la maison des ondes et la patiente endurance qu'il leur a fallu démontrer pour résister aux critiques de ceux qui s'en prenaient à ses réalisateurs, animateurs etc., d'oser être, dire et faire connaître d'autres civilisations, à des heures où le silence et la soumission prudente aux autorités ecclésiastiques et politiques étaient de rigueur. Il fallait du courage autant pour parler devant les micros de Radio-Canada que pour inviter des femmes et des hommes à s'exprimer. Ceux de ma génération ont appris à vivre librement grâce à la liberté qui fleurissait dans les studios de Radio-Canada.

Les réalisateurs, animateurs au masculin et au féminin prenaient leurs responsabilités au sérieux. Les journalistes défenseurs de la liberté de la presse ne furent pas très nombreux il y a cinquante ans. Le sont-ils en 1986? On peut encore compter sur nos doigts. Vous les indépendants des pouvoirs publics et des autorités politiques. Je ne veux pas évoquer quelques grands noms de la Société parce que je risquerais ainsi de passer outre tous ceux et celles qui s'y sont fait une carrière et une réputation. Il suffit de rappeler par ailleurs les palpitantes heures de l'Institut canadien des Affaires publiques, alors fort mal vu du haut clergé et du «bas» gouvernement de Maurice Duplessis. L'ICAP avait audience au Québec grâce aux micros de Radio-



«FEMINA»: Solange Chaput-Rolland et Thérèse Casgrain.

Canada plantés chaque année à Sainte-Adèle ou à Sainte-Marguerite afin de diffuser les rencontres, palabres, colloques, discussions et causeries des membres et des invités étrangers de cet important regroupement qui a si profondément influencé la pensée politique nationaliste et fédéraliste au Québec. Toutes les personnalités des «establishments» politiques d'Ottawa et du Québec se sont exprimées à l'ICAP. La plupart, comme par exemple Pierre-Elliott Trudeau, Gérard Pelletier, Maurice Sauvé, Maurice Lamontagne, Jeanne Sauvé, Gérard Bergeron, Léon Dion et j'en passe, y ont fait leurs premières démarches politiques et sociologiques.

Je ne sais pas si ces émissions diffusées en direct attiraient le grand public; les débats de l'ICAP étaient abstraits, un tantinet pompeux, parfois faussement intellectuels, mais toujours ils éveillaient des échos dans l'auditoire canadien-français. La presse écrite faisait écho à ce qui se disait de l'ICAP. Les hommes politiques réagissaient et la révolution tranquille s'amorçait. Plusieurs ouvrages ont analysé les différents visages de la volonté de libération des Québécois de 1955; mais peu ont admis que cette révolution, pas aussi tranquille que nous préférons l'étiqueter, a débuté dans les studios de la Société Radio-Canada à travers des entrevues, discussions, débats qui mettaient aux prises les tenants des différents mouvements culturels et politiques qui déjà grondaient au Québec contre «les tabous» du temps Duplessiste et cléricliste. Les cinq cents personnes environ qui se retrouvaient une

fois l'an pour discuter de l'évolution du Québec, du capitalisme, du socialisme, du syndicalisme, de l'éducation et de quantité d'autres graves problèmes, se retrouvent aujourd'hui dans des postes décisionnels au sein de différents gouvernements, grandes entreprises et prestigieuses universités. L'ICAP a fait école et nous tous qui étions, à cette époque, des assidus des rencontres de cet Institut, avons une dette de gratitude envers la Société Radio-Canada qui a permis à une forme d'élitisme de devenir un peu plus populiste et populaire.

Comment maintenant pourrait-on évaluer les avantages financiers dont auteurs, dramaturges, artistes, journalistes, sociologues, politicologues, chansonniers, etc., ont profité depuis cinquante ans? Aujourd'hui, de nombreuses entreprises culturelles et télévisuelles permettent à certains artistes de gagner leur pain. J'écris «certains», car sur des milliers de membres inscrits à l'Union des Artistes, quelques centaines seulement réussissent à vivre de leur art. Mais si la Société Radio-Canada n'avait pas, il y a cinquante ans, ouvert ses studios aux aînés, notre milieu artistique serait beaucoup plus pauvre, les créateurs moins nombreux et les talents plus rares.

De là à conclure de cet éloge amplement mérité que tout ce qui fut diffusé à l'heure de Radio-Canada a toujours été bénéfique aux citoyens du Québec, ce serait grandement exagéré.

Oui, des parasites et des paresseux se sont prélassés à l'intérieur des studios de Radio-

Canada, comme ils sommeillent dans les coulisses des pouvoirs politiques, juridiques et économiques. Oui, des idées de gauche, de droite, souverainistes, fédéralistes, capitalistes, gauchistes, socialistes, fascistes, communistes, agnostiques, ont été exprimées en ondes comme cela se devait d'être. Notre société n'a jamais été un bloc monolithique, même quand elle était baillonnée par les autorités en place. Toujours il se trouvait parmi nous des individus qui pensaient fort différemment de la majorité; ils avaient droit de cité sur les ondes. Curieusement, lorsque les gouvernements attaquaient les animateurs, journalistes de Radio-Canada qui osaient mettre en doute leurs législations, toujours l'histoire jugeait plus sévèrement les accusateurs que les accusés. Ce phénomène a traversé le temps. Les «politiciens», au sens le plus étroit de ce mot, continuent de dresser des listes noires de ceux et celles qu'ils souhaiteraient ne jamais entendre, désormais voir, sur les ondes et devant les caméras de la Société Radio-Canada. Oui, des carrières ont été brisées, paralysées, dégradées, compromises par de telles accusations. La direction de Radio-Canada n'a pas toujours eu l'audace et la force d'âme nécessaires pour résister aux pressions politiques exercées contre ses employés qui n'avaient pas l'heur de plaire aux Premiers Ministres, fussent-ils du Canada, des autres provinces et surtout du Québec.

C'est au Québec, en effet, que les contestations les plus sévères du régime fédéral se sont exprimées et c'est au sein du Québec que des protestations ont été logées par ceux qui, comme Jean Lesage, étaient et sont encore «en possession tranquille de toutes les vérités» fédérales et canadiennes. Plus les gouvernants changent, plus les hommes et femmes politiques se ressemblent. Et plus leurs vociférations contre les émissions radiophoniques et télévisuelles d'affaires publiques se font vociférantes, justement.

Malgré les critiques, les prix ou les horions, la Société Radio-Canada demeure dans le domaine de la communication, l'outil par excellence des Canadiens. J'ai souvent noté, au cours d'une carrière dont je dois la grande et la plus excitante partie à Radio-Canada, que ceux qui réclament la fermeture de ses portes, le remplacement de ses émissions par des «vases chinois», sont souvent ceux qui nourrissent leur culture et leur intelligence des produits des autres pays. France, Angleterre et États-Unis sont les pays de préférence de multiples Canadiens qui ne semblent guère comprendre que si un pays importe plus de matières culturelles qu'il n'en exporte, le plus beau de ses talents, de son génie créateur s'exportera également. Sans la Société Radio-Canada, sans ses premières émissions radiophoniques,

sans ses grands pylones d'acier qui ont uni le pays alors que la politique l'a fragmenté, les citoyens du Canada seraient des Américains parlant anglais et français.

J'ouvre une parenthèse pour affirmer que si nous n'avions pas été préparés par la radio de la Société Radio-Canada à composer avec les provinces anglophones, à mieux comprendre la réalité canadienne qui évolue d'un océan à l'autre et à saisir le sens des problèmes internationaux grâce à des reporters sur le champ, la télévision n'aurait pas été capable, à elle seule, de nous influencer en profondeur. Jusqu'à ce jour, malgré les qualités de plusieurs grandes heures télévisuelles, les caméras n'ont pas surpris tous les visages du Québec profond comme les ont découverts les micros de la Société. Les caméras se promènent à la crête des vagues; les micros plongent dans les fonds sous-marins et nous révèlent toute la complexité de nos émotions et aspirations nationales.

Je citerai en exemple de la souplesse et de la finesse des émissions radiophoniques le fait suivant connu par des centaines de milliers d'auditeurs; nous avons beaucoup ri en écoutant les mille taquineries légères, humoristiques, incisives de «Chez Miville», mais assez souvent nous sommes détournés des plaisanteries plus souvent cruelles qu'amusantes des «Bye Bye» annuels de la télévision...



Pour pasticher madame Simone de Beauvoir qui croyait que l'on devient femme à travers l'expérience humaine, j'écrirai à mon tour qu'on ne naît pas, sur ce continent, un Québécois ou un Canadien; on le devient. C'est à Radio-Canada que nous devons, pour ces cinquantes laborieuses années de grande et bonne radio, d'être ce que nous sommes, tels qu'en nous-mêmes nous voulons être et demeurer.



Ces ondes mélodieuses qui chantaient si bellement!



Lise Roy



Robert L'Herbier



Rolande Désormeaux



Jeanne Desjardins



Roland Bédard

C'est en écoutant cette radio dite du Canada, que je me suis pris — comme tant d'autres — d'affection pour la CHANSON, celle d'ici et d'ailleurs, que nous désignons alors comme catégorie «chansonnettes». Certes il y avait ainsi les 78 tours de France qui tournaient beaucoup, inlassablement, avec du Lucienne Boyer, du Tino Rossi, du Rina Ketty et du Ray Ventura tout autour...

Il y avait surtout les grandes émissions dites de variétés diffusées en direct, dans l'intimité des studios du King's Hall ou en public... Les titres des chansons alors à la mode nous reviennent, certes, mais avant tout ceux des séries aimées et de leurs interprètes.

Ces séries aimées: «Mélodies oubliées», avec Jeanne Maubourg-Roberval et Fred Barry; «Variétés françaises» avec Lucille Dumont accompagnée par Lucien Martin et Léo Lesieur; «Ici l'on chante!», du Château Frontenac, avec la voix de Marthe Lapointe... et les musiciens de Gilbert Darisse... «Refrains de Paris» et «Sur les boulevards», avec Lucienne Delval, José Delaquerrière et les frères musiciens Durieux... «Tambour battant»... «La Veillée du samedi soir» de Berthe Lavoie avec tout ce qui pouvait alors chanter — folklore compris — «Chansons canadiennes» avec Estelle Caron... «Les Chansons de Rolande»... Rolande Bernier, c'était la Paulette Mauvette canadienne alors que Roland Bédard était le Fernandel québécois...

Tous ont chanté!

Parce qu'ils étaient aimés...

sans jamais être oubliés!

PH. L.



Lucille Dumont



Monique Chaillier



Alys Robi



José Delaquerrière



Simone Quesnel



Muriel Millard



Caro Lamoureux



Ovila Légaré



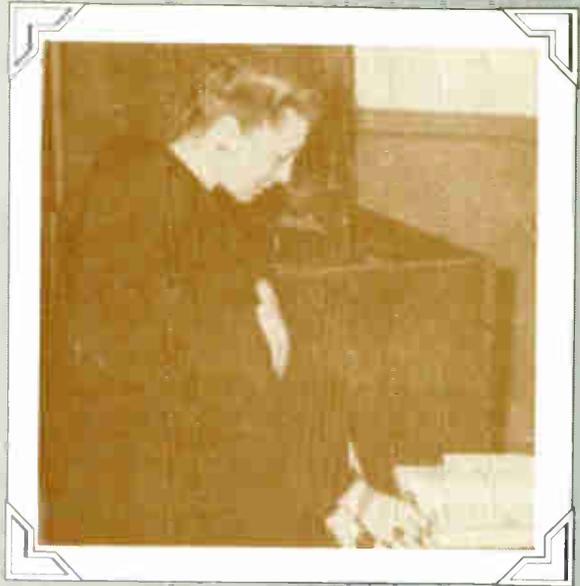
Denis Harbour

«Ah! ces inoubliables séries
de si chouettes émissions!»

Ces voix radiophoniques
devenues images et que notre souvenir
sonorise encore avec nostalgie...



LE TRIO LYRIQUE:
Roger Baulu, Jules Jacob, Anna Malenfant, Lionel Daunais et Allan McIver.



LA DISCOTHÈQUE: l'œuvre de Marie Bourdeau.



«LE RÉVEIL RURAL»:
Jean-Guy Roy, Louis Létuvé, Germain Lefebvre, Paul Boutet et Gustave Larocque.



«MÉLODIES OUBLIÉES»:
José Delaquerrière, Lucien Martin, Marthe Lapointe, Fred Barry, Jeanne Maubourg-Roberval, et Eugène Cloutier.



«LES VOIX DE MON PAYS»: Alphonse Loiselle (briteur), Albert Duquesne, Bernard Lanier (opérateur), Fred Barry, Judith Jasmin (réalisatrice), Alfred Brunet, Julien Lupre, Fernand Conjusto (briteur), Shirley Bruce et Lucie Poitras.



«JE VOUS AI TANT AIMÉ»

Marjolaine Hébert, Guy Ferrin, J.-Léo Gagnon, Juliette Huot, Noël Gauvin, Simon L'Anglais, Mariette Duval, Estelle Picard, Gaétan Barrette et Maurice Beaupré.



«L'ARDENT VOYAGE»

Gisele Schmidt et Jean-Pierre Masson.



LES JOYEUX TROUBADOURS:

Gerard Paradis, Estelle Caron et Jean-Maurice Bailly.



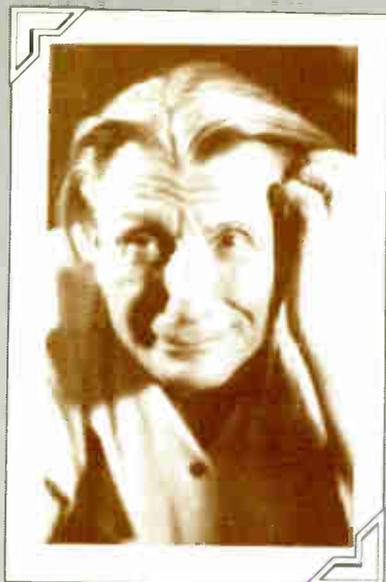
«R.S.V.P.»

Mimi d'Estée, Jean Beaudet, Louis Francoeur, Henri Deyglun et Gratien Célinas.



«VIE DE FAMILLE»:

Henri Deyglun et Dame Coulombe.



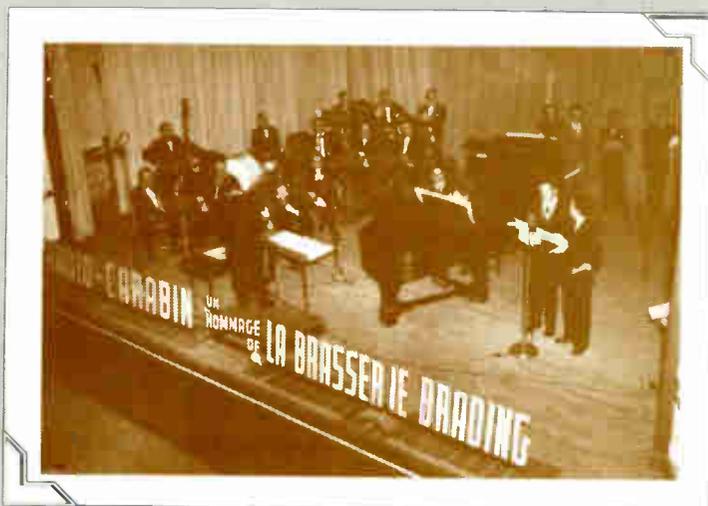
L'INDESTRUCTIBLE SÉRAPHIN:
Hector Chariand



«JEUNESSE DORÉE»:
Suzanne Deslongchamps, Marthe Thierry, Roland Chenail et Réjane Hamel.



Estelle Mauffette
«la pauvre Donald».



«RADIO-CARABIN»:
Laurent Jodoin, Roger Garand (au micro), les duettistes Gareau-Coutu, le réalisateur Paul Leduc et l'orchestre de Maurice Meerte.



«UN HOMME ET SON PÉCHÉ»:
Armand Leguét, Amanda Alarie, Albert Duquesne, Julien Lippé, Juliette Béliveau, Fred Barry et J.-R. Tremblay.

Les Voix de RADIO-CANADA

C.B.F.
et C.B.M.



DON WILSON



MARCEL PARÉ



GÉRARD ARTHUR
SOUS-DIRECTEUR RÉGIONAL



OMER RENAUD
ADMINISTRATEUR DES POSTES C.B.F.-C.B.M.

1940



JACQUES CÔTÉ



MIVILLE COUTURE



MARCELLE BARTHE



GEORGES LAMBIN



RENÉ LECAVALIER



DOUGLAS MONK



LAMONT TILDEN



FRANÇOIS BERTRAND



ROGER BAULU
CHIEF-ANNONCEUR



YVAN L'INTRÉPIDE: Albert Duquesne.



«TANTE LUCILLE»:
Lucille Desparois durant 28 ans.



«CHEZ MIVILLE»:
Louis Martin-Tard, Jean Mathieu, Lorenzo Campagna, Huguette Proulx, Paul Legendre et Miville Couture.



«UN HOMME ET SON PÉCHÉ»:
François Bertrand, Miville Couture, Colette Dorsay, Marcel Baulu, Roland d'Amour, Denise Filiatrault, Henri Poitras et Réjane DesRameaux.



et vue du studio



«TANTE LUCIE»:
Amanda Alarie et Marcel Baulu.



«TAMBOUR BATTANT»:
le quatuor «Les Boulevardiers» — David Rochette, Albert Viau, François Brunet et Paul-Émile Corbeil.



«PLACE AUX FEMMES»
Lise Payette et Guy Provost.



LA CHANSON CANADIENNE:
le réalisateur Roger De Vaudreuil a toujours oeuvré pour elle.



MÉTROPOLÉ:
Robert Choquette, Jeanne Quintal, Gaétan Barrette et Jean-Paul Noël.



QUELLES NOUVELLES?
Lovette Bernier et Jacques Desbaillets.

**«LES JOYEUX TROUBADOURS»
(1940-1978)**

Dans les débuts:
Eddy Tremblay, André Rancourt, Raymond Forget, Jean-Maurice Bailly, Margot Prud'Homme, Lionel Renaud, Saurno Gentiletti, Marie-Thérèse Alarie et le producteur Paul-Émile Corbeil.



Vers la fin: Jean-Maurice Bailly, Pauline Goyette-Whiting, Gérard Paradis, Saurno Gentiletti, Margot Prud'Homme et Lionel Renaud.



THÉÂTRE CLASSIQUE:
Jacques Auger et Jean Desprez



«LA PENSION VELDER»:
Jeanne Maubourg et Juliette Béliveau.



«LES PEINTRES DE LA CHANSON»:
Roland Séguin, Colette Séguin, René Mathieu, Georges Bernier, Marguerite Paquet, Fernand Lesage et Gérard Embregis.

Coup de chapeau à des pionniers



C-H. Grignon, R. Lemelin

...Honneur, oui, et hommages à tous ceux qui à même leur talent, leur générosité humaine et professionnelle et leur personnalité d'élite ont fait de «notre» Radio-Canada ce qu'elle était, ce qu'elle est, ce qu'elle deviendra. Parmi eux...



Roger Duhamel, Claire Martin



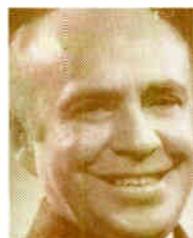
Louis Morisset



René Arthur



Gérard Delage



Fred Barry



Mia Riddez



Louis Brancœur



Jovette Bernier



Réjane Des Rameaux



Henri Poitras



Bruno Paradis



Mme Maubourg-Ruberval



Henri Letondal



Guy Mauffette



Olivette Thibault



Louise Simard



Judith Jasmin



Jean Desprez



Denise Pelletier



Hector Gratton



Paul Dupuis



Juliette Béliveau



Robert Gadouas



Michelle Tisseyre



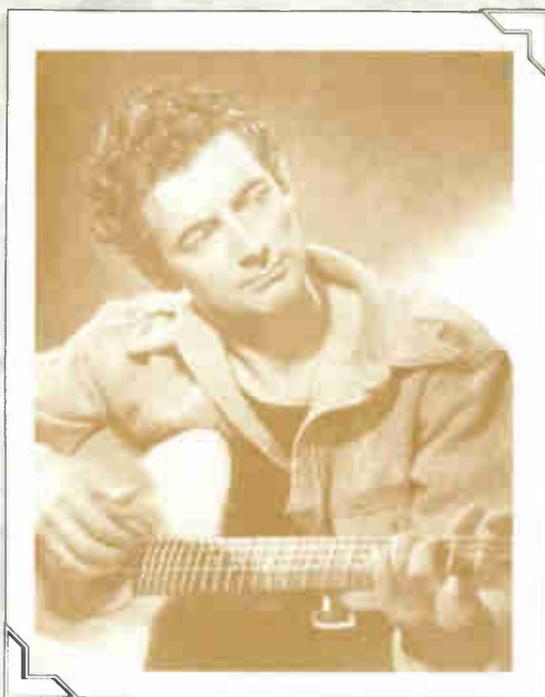
Jacques Normand



René Lévesque



Mimi d'Estée première Reine de notre radio.



Félix Leclerc



L'émission «Tommy Duchesne et ses Chevaliers» a été entendue de 1939 à 1945. À l'arrière, au micro l'annonceur-débutant Paul Dupuis et à l'extrême-droite, le chanteur Fernand Perron surnommé aussi «Le Merle Rouge».



Léo Lesieur, musicien, compositeur et chef d'orchestre.

Ici Radio-Canada

«Quand, pour la première fois, ces trois petits mots nets, clairs, directs, furent prononcés sur les ondes canadiennes, nous avons tous plus ou moins consciemment compris: 'Ici, le pays!'»

Pierre Dagenais



Pierre Dagenais et sa femme, la comédienne Nini Durand à l'occasion de l'une de leurs rares apparitions en public.

L'émotion a été grande, générale. Mais, au sein de notre immense territoire, c'est le Québec, sans doute, qui l'a le plus profondément ressentie: «Ici, Radio-Canada; ici, le Pays!»

Ce fut un peu, dans l'esprit de chacun, comme si l'on assistait à la renaissance soudaine, presque magique, du vieux rêve français qui somnolait, depuis déjà trop longtemps, hélas!, dans le creux de nos terres pieuses et soumises. Nous retrouvions dans ces trois mots, brefs et précis, la vigueur de notre voix, sa chaleur, son authenticité nationale, surtout! Notre langue devenait officielle, enfin! dans le temps et dans l'espace: ICI, RADIO-CANADA.

Il y a de cela cinquante ans; nous sommes dans les années 30.

La station CKAC, première station radiophonique française à étrenner les ondes hertziennes (avant Paris même), a certes aussi causé beaucoup d'émoi chez nous quelques années auparavant, mais la diffusion de ce poste privé est restreinte, son rayonnement culturel limité.

Aussi, malgré notre volonté de survivre, les ravages de la crise américaine de 29 paralysent encore l'économie du pays et, de ce fait, notre liberté d'action, notre pensée créatrice. Le Québec se recroqueville ainsi dangereusement sur lui-même. À vrai dire, il se dessèche, s'atrophie. Nous vivons à l'écart du monde, en vase clos. Le ciel est bas; l'avenir semble fermé. L'air manque d'oxygène et la société québécoise respire mal. Ce temps de gêne matérielle et morale nous entraîne assurément à l'asphyxie quasi totale de notre conscience collective et intellectuelle. Si quelque journaliste ou quelque penseur audacieux tente par ses idées progressistes de nous remettre à flot, le droit de parole lui est interdit dès qu'il élève le ton un peu haut.

Les poètes, les écrivains trouvent difficilement des débouchés à leur inspiration; on les édite peu car ils sont peu lus. Quant aux musiciens, aux chanteurs, aux acteurs, il est à peine exagéré de dire que la crise économique et l'avènement du cinéma leur a coupé le souffle. En effet, la majorité des théâtres, des salles de concert ont fermé leurs portes. Bref, Radio-Canada sort la province de sa léthargie, de son isolement. Elle déclenche l'alerte: le Canada français se réveille soudainement de la torpeur dans laquelle trop d'hommes politiques et de dignitaires du haut clergé l'ont malheureusement immobilisé.

Le paysan est dans son village mais voit plus loin que le village; le citadin est dans sa ville mais voit plus loin que la ville; la ville embrasse la province; la province le pays; le pays le monde: ici Radio-Canada.

La Société d'État nous tire de l'ignorance, de l'obscurité. Elle nous fait, dans une certaine mesure, rattraper le temps perdu. Vive et ambitieuse, elle court dans tous les coins du Québec, se

rend indispensable à notre vie de tous les jours. Utile et agréable, elle nous informe, nous instruit, nous cultive, nous met des rêves plein la tête. Elle entre dans nos moeurs, change nos habitudes, notre façon de voir, notre mentalité. Elle peuple nos solitudes, nous invite au voyage. Qui ne l'écoute pas? Qui n'en parle pas? Qui ne partage pas avec elle l'aventure de cet univers nouveau qu'elle nous propose de découvrir?... Puis-je écrire, sans faire sourire ou tiquer qui que ce soit, que l'arrivée de Radio-Canada sur les ondes provoque alors, au Québec, une véritable révolution? Oh! certes, une révolution sans gibet, sans bûchers, sans guillotine et sans poteaux d'exécution. Mais une révolution quand même. Une révolution qui ne fait pas couler le sang, mais qui diffuse, bien au contraire, l'Art d'être vivant. De l'être intensément par amour de la vie. De la vie tout court, donnant ainsi à l'existence quotidienne une qualité presque surnaturelle qui en allège le poids.

Elle prépare spontanément, sainement, dans la magie de l'espace — disons-le donc franchement — cet autre bouleversement culturel des années 60 que, depuis, l'on appelle si justement la «révolution tranquille». Oui, cette lente révolu-

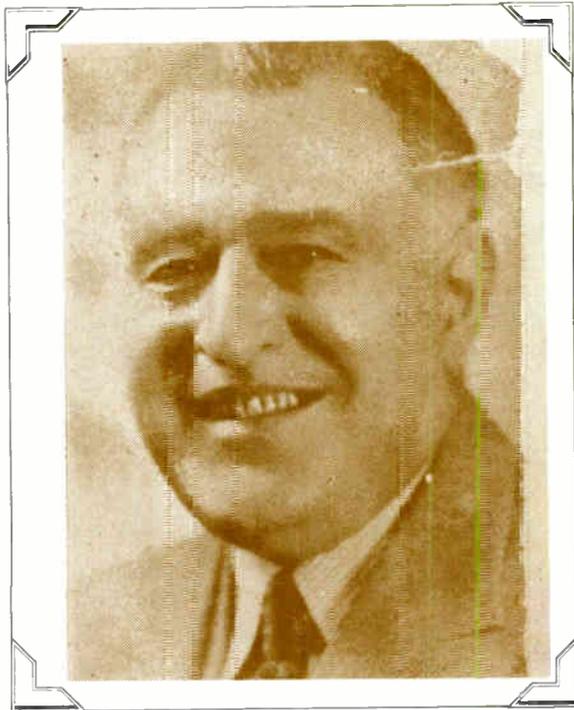
tion, paisible et civilisée (paradoxe à la fois unique et... plein de bon sens de notre histoire), ce sont ces trois petits mots qui l'annoncent simplement dès 1936: «Ici, Radio-Canada.»

Ses studios sont aménagés au KING'S HALL building, vieil édifice sans attrait extérieur mais qui a pourtant un nom prestigieux. C'est là que, dans des salles de contrôle ou devant le micro, ingénieurs du son, réalisateurs, bruiteurs, auteurs, musiciens, speakers, acteurs, chanteurs (hommes et femmes), oeuvrent ensemble pour rebâtir, rajeunir le pays, lui redonner sa confiance et le rendre présent partout. Ils empruntent parfois à l'histoire notre passé, le font, à certaines heures, renaître dans notre ciel, sous nos toits. Ils le cernent, puis le prolongent. Ils redisent hier, racontent aujourd'hui, pressentent demain. Il est, en vérité, peu de morts qu'ils ne ressuscitent, peu de vivants qu'ils n'émeuvent, peu de songes qu'ils ne fabriquent. Ils répandent à travers tout le Québec le goût de la littérature dramatique, de la poésie, de la musique, du chant, de l'opéra, etc.

En effet, dès sa venue sur les ondes, Radio-Canada diffuse en direct les plus belles oeuvres du répertoire classique et contemporain, français ou



Les Soeurs Giroux: Antoinette et Germaine



Pierre Durand

étranger; elle a surtout le mérite inappréciable d'ouvrir la porte de ses studios à nos écrivains, à nos compositeurs, à nos artistes de tous genres. Je pense sincèrement que, sans son apport substantiel et généreux, ils n'auraient pas survécu. Je devrais dire: «Je le sais»... parce que je faisais partie de la famille. De cette grande famille déjà légendaire que toutes les maisons du Québec accueillait chaque jour de l'année, à cœur joie et à bras ouverts, dès le lever du matin jusqu'à l'heure du sommeil.

Parbleu! Avec des mots, des voix, quelques bouffées de musique seulement, le public façonnait, créait lui-même les visages et les décors qu'il



Jeanne Demons

imaginait, qu'il désirait voir. On lui donnait le premier rôle, quoi! Il participait autant que nous à cette grande illusion que la vie réelle nous propose.

Aussi je me surprends à penser parfois que la Radio était un art à cette époque. Un art très beau, très pur. Un rêve, peut-être?... Un autre, hélas! que, tous, nous avons dû, bien sûr, reléguer au temps des chimères!... Mais une société d'État doit, comme tout le monde, vivre au jour le jour et aussi pour demain. Et ce qui importe, c'est que l'on puisse encore dire aujourd'hui: «Ici, RADIO-CANADA; ici LE PAYS.



Issu de l'École de Madame Jean-Louis Audet — école d'inégalable formation théâtrale et culturelle — le talent dramatique de cet adolescent surdoué s'imposa aussitôt sur nos ondes radiophoniques comme sur nos scènes théâtrales. Sa voix aussi virile que sciemment timbrée, se détachait — au micro — des autres voix pourtant bien exercées et, sur scène, il fut accepté d'emblée par les grands de l'Arcade: les soeurs Giroux, Jeanne Demons, Pierre Durand... Et ses emplois au micro de C.B.F. lui permirent de payer ses études et de fonder son «Équipe». Au sein de sa propre compagnie théâtrale, son génie de metteur en scène se révéla tout à fait. En montant, par exemple, dans les jardins de l'Ermitage «Le Songe d'une nuit d'été», Pierre Dagenais fit oeuvre demeurée historique depuis.

«Radio-Canada, pour ses 50 ans, a droit à un merci chaleureux de la part des croyants qui ont pu alimenter, grâce à ses émissions, leur vie spirituelle»

- Ambroise Lafortune, ptre



Il ajoutait:

— Mais d'abord, le Billet du matin, avec Louis-Philippe Roy... avec le Père Lelièvre o.m.i., Apôtre du Sacré-Coeur... ou encore avec le Frère Clément Lockwell, un de nos écrivains talentueux... ou bien quelqu'un d'autre.

Cette méditation venait de Québec mais nous avions aussi, de Montréal, chaque semaine — le samedi avec répétition du Forum le dimanche — «L'Heure dominicale» qui répondait aux questions, par lettres, par son auditoire ou élaborait, à loisir, sur un problème de vie chrétienne. Ils furent nombreux et célèbres ceux qui prirent la parole, apportant leur lumière, mais le noyau central était composé du Père Adrien Malo o.f.m., de l'abbé Irénée Lussier, de Monsieur Clément Morin p.s.s. et du Père André Guillemette o.p.

Ces prêtres, invités par Benoit Lafleur, directeur du service des causeries, savaient que «résoudre des cas de conscience par-dessus les toits n'allait pas sans écueil... aussi refusèrent-ils d'improviser et, chaque fois, présentèrent un enseignement mûri.»

Ce qui leur permit de publier ensuite plusieurs volumes de leurs présentations sur les ondes.

Chaque année, depuis 1945 jusqu'à 1948, vit naître 29 émissions. Ils eurent pour les réaliser des gens de métier comme Guy Mauffette, Bruno Paradis, Eugène Cloutier et Georges Dufresne. Les annonceurs en furent René Lecavalier et Lorenzo Campagna. Ils furent conseillés par une pléiade de théologiens canadiens dont les Pères Ceslas Forest o.p., Lorenzo Gauthier c.s.v., Albert Sanschagrin o.m.i., Jacques Cousineau s.j., Alexandre Dugré s.j., les Messieurs de Saint-Sulpice Perrin, Chaput et Martinelli et le chanoine Déniger.

Évidemment ils présentèrent une vue admirable de l'Église de la tradition et se gardèrent de toute innovation. L'époque n'était pas encore du Concile Vatican II. Comme disait le chanoine

Dès son entrée en ondes, Radio-Canada, porte-parole du milieu francophone de notre pays, se préoccupa de célébrer «le ciel par dessus les toits», selon une merveilleuse formule qu'allait plus tard énoncer le poète Guy Dufresne. J'avais dix-huit ans et je me souviens encore — j'entends même la voix de l'annonceur — de l'émission quotidienne «Élévation matutinale» qui nous parvenait de la Vieille Capitale, avec l'accent chaleureux de ce terroir.

— Élévation matutinale, une émission que tous nos fidèles auditeurs auront profit à écouter, chaque matin, pour donner une orientation chrétienne à la journée qui commence — disait le présentateur.

Raoul Drouin: «l'équipe qui traite des questions qui ont librement cours dans les salons, les usines et les bureaux et leur apporte les réponses traditionnelles du magistère ecclésial.» C'était répondre aux besoins du temps.

Il y eut encore, chaque premier vendredi du mois, une messe diffusée de l'Oratoire Saint-Joseph, sous la direction du Père Émile Legault c.s.c. Il faut dire qu'un «service religieux» avait fini par être créé à Radio-Canada, sous la direction de Raymond David, ayant comme assistant Réal Michaud. Ce service existe toujours qui s'occupe de nombreuses émissions religieuses. Je n'en ai jamais fait partie, preuve que Radio-Canada acceptait de véhiculer le Message à travers d'autres services.

Dans le domaine de la «Psychologie de la vie quotidienne» qui traitait des problèmes humains dans des perspectives chrétiennes, je me plais à citer le professeur Théo Chentrier dont le gros bon sens allié à une foi, que partageait sa collabo-



Paul Legendre, réalisateur



Lizette Gervais

ratrice Lizette Gervais, ont fait les meilleures heures de Radio-Canada.

Je ne parle ici, que de ceux qui m'ont rejoint, car je fus bien des mois, bien des années absent de mon pays et mon ministère, quand j'étais au Canada, ne me permettait pas de tout écouter.

J'aime aussi évoquer, à cause de maman — une fidèle auditrice — qui en tirait une substance spirituelle vivifiante, plusieurs émissions de Louise Simard. Elle excellait à dénicher des collaborateurs de grande classe dans le but de secouer, nourrir, engager dans une chrétienté évoluée les femmes de chez nous.

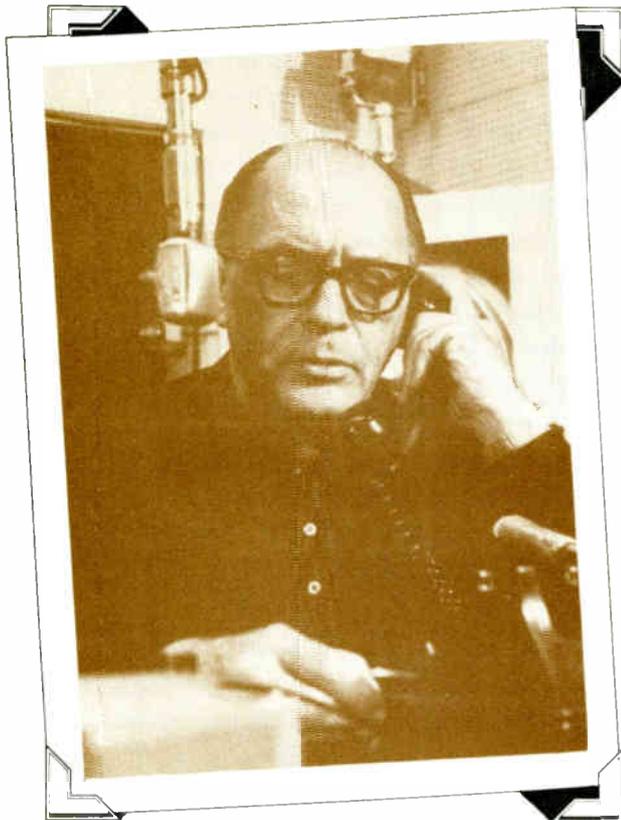
Puis, à laquelle j'ai participé pendant dix ans, l'émission quotidienne des remarquables chansonniers que furent Miville, Mathieu, et Morin, qu'accompagnait au piano l'unique Roger Lessourd. Ce fut une idée d'avant-garde du réalisateur Paul Legendre qui me permit de faire une méditation quotidienne de quatre à six minutes, dans le rythme même de cet esprit gavroche plein d'humour que maniaient les trois mousquetaires aidés d'auteurs chevronnés comme Louis-Martin Tard, Albert Brie, Jean-Raymond Boudou, Carl Dubuc et quelques autres.

Dès le début des années 50, Radio-Canada se lançait donc dans une nouvelle vision de l'Église qu'allait bientôt entériner le Concile Vatican II. On osait mettre du vieux vin dans des outres neuves et offrir aussi le vin nouveau. Ce fut une formidable aventure spirituelle, vécue dans l'émission matutinale qui avait alors la plus importante cote d'écoute du Canada français.

Je pourrais encore signaler le temps consacré aux nouvelles mettant en cause la vie de l'Église et le Message du Christ. Je veux surtout retenir la couverture du Concile et celle du voyage du Pape au Canada. Pour le Concile, outre le Père Legault c.s.c. qui nous tenait au courant chaque jour, Radio-Canada avait délégué un ambassadeur à Rome, nul autre que Gérard Lemieux, qui vivait si admirablement la spiritualité des «Petits Frères de Jésus». Ce furent des regards lucides sur deux événements qui marquaient alors l'Église et le monde.

Plus près de nous, car toujours vivante, il y a depuis des années l'émission dominicale de trois heures qui, dès le début de la journée du dimanche, donne le ton de l'engagement toujours vivant de Radio-Canada envers le public chrétien de notre pays. Cela s'intitule: «Le Matin de la fête».

Dès que je le peux, je suis à l'écoute et j'y trouve une nourriture substantielle pour ma vie de l'âme et de précieux jalons qui sont autant d'étapes le long de ma route vers le Seigneur. Le



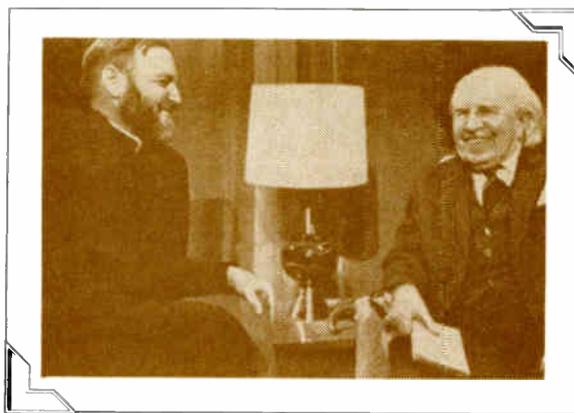
Le Père Émile Legault, c.s.c.

travail de Raphaël Pirro et de son équipe est oeuvre d'art et oeuvre de vie. Aussi bien la première heure consacrée à la musique et à la lecture de textes qui nous plongent dans les dimanches les plus multiples et les plus différents de l'Amour que «la messe sur le monde» qu'anime le Père Richard Guimond o.p. Il nous aide à comprendre le message liturgique de chaque dimanche... et que la troisième qui nous entraîne à la suite de mentors de notre foi — v.g. le Cardinal Léger et le Père Émile Legault c.s.c., le Père Marcel-Marie Desmarais o.p. avec Raymond Laplante — ou à l'école d'historiens de fort calibre qui nous tracent, grâce à leur compétence et à des témoignages vécus, le passé de l'incarnation toujours vivante de la Foi au Canada. Dans ce domaine j'ai surtout apprécié l'histoire de notre «Petit Catéchisme» depuis les origines, le développement de l'enseignement francophone en Ontario, le riche partage de Monseigneur Baudoux de Saint-Boniface, la fabuleuse aventure des missionnaires oblats, la perspective selon laquelle se voulait incarner la spiritualité chrétienne en adaptant les cheminements très riches des visions amérindiennes. Je n'oublierai jamais ce rapprochement entre la cabane de sudation et le confessionnal, cet hommage à la purification dans la réconciliation.

Il me plaît aussi beaucoup d'entendre, dès le début de «la messe sur le monde», un texte de Theillard de Chardin, lu par Jean-Paul Nolet, l'Abénaki.

«Le soleil vient d'illuminer la frange extrême du Premier Orient. Qu'ils viennent à moi le souvenir et la mystique présence de ceux que la lumière éclaire pour une nouvelle journée et, une fois encore, Seigneur, je vous offrirai sur l'autel de la terre entière, le travail et la peine du monde.»

Cette voix amérindienne précède bien d'autres voix, mais elle nous relie à 10 000 ans de spiritualité, de prières, d'adoration qui ont marqué l'histoire de ce continent.



Le Père Ambroise en compagnie de l'historien Léon Trépanier

Je pense qu'il faut aussi souligner le traitement particulier, chaque année, de la Semaine Sainte. Je conserve précieusement en mon coeur le conte de Félix Leclerc intitulé «Ce Vendredi-là!». Je ne veux pas oublier non plus les nuits de chaque Vendredi Saint où, chaque année, on aborde les problèmes de vie spirituelle les plus percutants. J'en fus, quand on traita «Jésus et la Femme». Toute la nuit s'illumina de présences qui s'exprimèrent d'un «océan à l'autre» et, pour la plupart, revendiquèrent une place plus importante pour la femme dans l'Église de Dieu.

Non seulement Radio-Canada a suivi et nourri le développement spirituel du peuple canadien francophone, mais il l'a parfois précédé et... provoqué.

Radio-Canada, pour ses 50 ans, a droit à un merci chaleureux de la part des croyants qui ont pu alimenter, grâce à ses émissions, leur vie spirituelle et approfondir leur connaissance du Message.

TOUT CELA EST PRIÈRES ET LOUANGES
AU PÈRE, AU FILS ET À L'ESPRIT!

TOUT CELA EST VIE!



«J'ai vécu treize belles et fascinantes années au service de Radio-Canada»

Guy Beaulne



En 1950, je rentrais de Paris où, pendant deux ans, j'avais perfectionné ma formation de comédien et je m'étais initié à la télévision naissante. Pour compléter ma bourse, j'avais nourri de chroniques régulières sur les théâtres de France et les festivals le journal *Le Droit* et les actualités de Radio-Canada.

Marcel Ouimet, qui était alors directeur du réseau français, me retint comme réalisateur à la radio en attendant que la télévision soit en place. J'avais pensé retourner à Ottawa pour y poursuivre ma carrière professionnelle mais voilà que le

sort en décida autrement. Je retrouvais à Montréal un peu de mon pays auprès d'Aurèle Séguin, de Marcelle Barthe, d'Omer Renaud, de Marcel Ouimet, de Guy Provost, de Jacques Auger et Laurette Larocque-Auger.

À la radio j'assumai d'abord la suite de Judith Jasmin qui s'était imposée comme réalisatrice perspicace, aimée autant des comédiens que du public, avec Studio G-7 et ses dramatiques hebdomadaires.

Mes premières réalisations furent au service de Henri Deyglun et d'Alec Pelletier dans un des

studios de la rue Sainte-Catherine. Et puis l'on me permit d'instituer mon propre laboratoire radiophonique «Nouveautés dramatiques». Suivirent le «Théâtre canadien», «Les Grands romans canadiens», «Le Théâtre du grand prix», «La Famille Plouffe», «Contes de mon pays», etc... Je retrouvai les Plouffe à la télévision pour passer ensuite au «Théâtre du dimanche». J'avais espéré créer un laboratoire français à la tv pour aller à la découverte de nouveaux auteurs et pour développer les recherches dramatiques et techniques. C'est en anglais, à «Shoestring Theatre», que je pus réaliser mon rêve.

À ce moment privilégié de son évolution, Radio-Canada était le centre de la vie théâtrale professionnelle. Ceux de ma génération n'ont pas oublié l'école exceptionnelle que fut «Radio-Collège». C'est là que nous pouvions entendre le grand répertoire et apprécier la richesse du patrimoine que la littérature française nous avait légué.

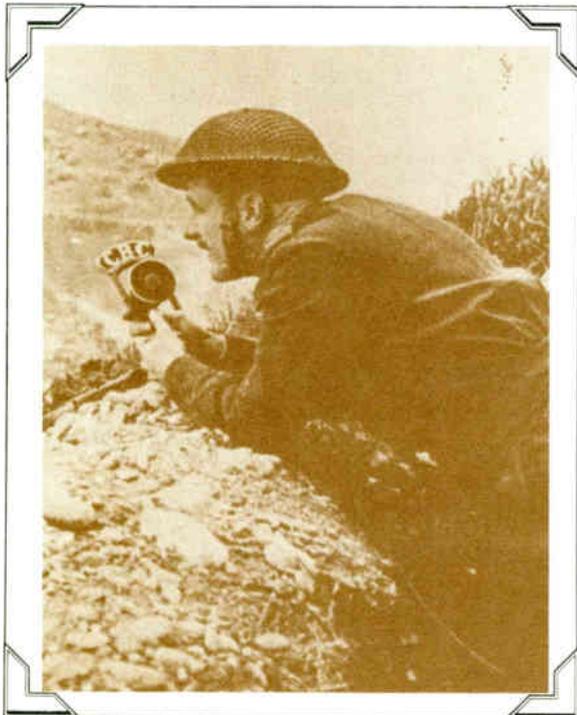
La Maison devint rapidement l'école de formation où se croisaient tous les farfelus et les mordus du théâtre. Les auteurs y trouvaient un comptoir, les comédiens pouvaient s'y faire entendre, les metteurs en scène, décorateurs et techniciens y étaient chez eux. Et la direction avait la fierté de son personnel. Consciente qu'elle réunissait des talents qu'elle avait eu l'avantage de choisir avec attention et exigence, elle avait la générosité de nous encourager à participer à la scène professionnelle qui construisait sa permanence. Les troupes se multipliaient, les concours dramatiques et les festivals se développaient et la télévi-

sion régnait dans tous les foyers.

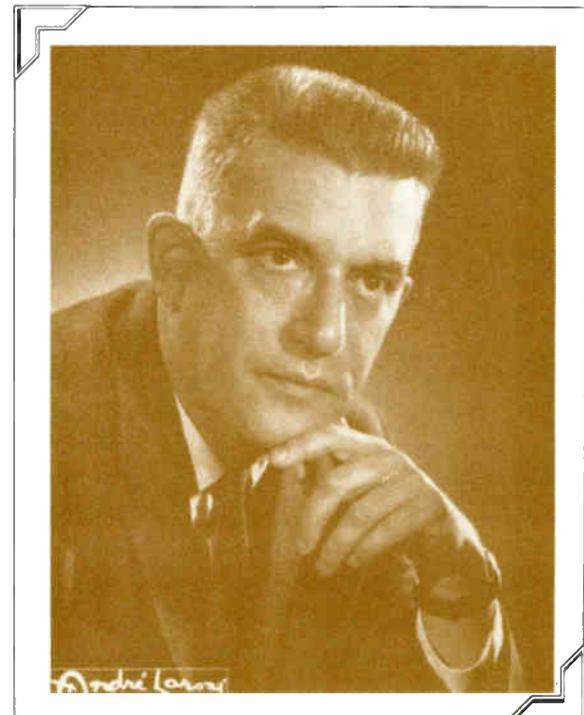
Pendant que le directeur de la télévision, Aurèle Séguin, formait son académie de philosophie, nous, les réalisateurs, avons constitué un atelier de théâtre auquel tout le personnel pouvait participer. Nous enseignions à nos confrères et consoeurs les techniques que nous connaissions afin que chacun et chacune parvienne à participer plus intensément à la vie théâtrale que nous animions. Nous aboutissions à ce moment magique où tous se rejoignaient dans la représentation.

Quand je fondai l'Association canadienne du théâtre d'amateurs (ACTA) en 1958, ce fut avec la complicité de Radio-Canada qui mit à ma disposition des studios de rencontre, son service de communication et son personnel technique.

Je l'ai écrit ailleurs; je le répète. Radio-Canada a été pendant de longues années notre théâtre national. À travers sa radio et sa télévision c'est l'histoire de notre nation que nous avons pu revivre dans les continuités radiophoniques comme «Le Curé de village» et «Les Belles histoires des pays d'en haut». Nous pouvions faire l'analyse d'un passé récent qui commençait à nous échapper. Nous avons ensuite découvert la ville et les fils qui nous y rattachaient avec «La Pension Velder» et les nombreuses séries télévisées de Marcel Dubé. Nous étions devenus des témoins. Nous faisons un retour à nos origines ouvrières et citadines avec «La Famille Plouffe». Nous découvrons combien la deuxième guerre nous avait bouleversés dans notre conscience collective, bien au-delà de ce que nous avons cru.



Marcel Ouimet alors correspondant de guerre à Londres



Yves Thériault



Marcel Dubé



Jacques Languirand

À «Nouveautés dramatiques», des auteurs nouveaux trouvaient un accueil généreux et stimulant, une raison d'écrire. Je ne mentionne que quelques noms: Marcel Dubé, Jacques Languirand, Louis-Georges Carrier, Jacques Godbout, Claude Jasmin, Yvette Naubert, Luan Asllani, Marcel Cabay, Claude Gauvreau, Hubert Aquin et Michel Greco, Jacques Antoons et Michel Pierre.

À «Shoestring Theatre», ma dernière saison (1962-1963) était composée entièrement de dramatiques écrites par des auteurs de langue anglaise de Montréal qui analysaient les problèmes de vie de leur culture dans notre vie française. Il m'avait fallu quatre années pour y parvenir mais j'y étais parvenu.

Donc, ma carrière dans la Maison a été au service d'un théâtre nouveau et c'est dans la plus grande liberté que j'ai pu travailler. Je me souviens même d'un dimanche soir où je réalisais «Le Dompteur d'ours» d'Yves Thériault à la radio et où je désespérais de terminer à temps, le rythme du jeu ayant changé pendant cette diffusion en direct. Je pris la liberté d'appeler Marcel Ouimet chez lui en pleine émission, à environ dix minutes de la chute, pour lui demander d'aller au-delà du temps prévu. Permission accordée aussitôt et avis de dépassement transmis au réseau. C'était là l'esprit de travail qui nous stimulait. Quelle joie j'ai eue à faire mon métier!

Théâtre national en effet, notre conscience et notre miroir. Notre fierté aussi. Nous avons le sentiment de faire une oeuvre importante autant d'éducation que de théâtre.

Je ne sais pas si la Maison propose encore cet esprit de complicité et de solidarité artistique qui nous guidait? J'ai l'impression que les sondages populaires sont devenus l'obsession courante.

L'inventivité y perd, inévitablement.



«Dès le début, l'implantation de la bonne musique fut hautement prioritaire à la Société Radio-Canada.»

Gilles Potvin



Et les mélomanes doivent beaucoup aux premiers réalisateurs tels que Albert Chamberland, Georges Dufresne, Guy Mauffette, Romain-Octave Pelletier, Morris (Rusty) Davis et plusieurs autres.

La première année, en 1936, J.J. Gagnier (musicien canadien très considéré, à l'époque) est nommé directeur des programmes musicaux pour la région de Québec et il va assumer ce poste jusqu'à sa mort, en 1949.

Il y a donc, depuis le début, beaucoup de grandes émissions musicales. On assure la transmission des concerts de l'Orchestre symphonique de Montréal et de plusieurs autres orchestres symphoniques. Et il y a des émissions d'opéra,

d'oratorio et de concerts. Périodiquement, ces émissions vont disparaître et reprendre l'horaire sous des formes légèrement modifiées.

En 1938, Jean-Marie Beudet devient le premier directeur général de la musique pour tout Radio-Canada, d'un océan à l'autre.

— C'est en 1938 également qu'on inaugure à Montréal la première émission régulière de musique symphonique?

— Oui. Ça s'appelait «L'Heure symphonique». Et en même temps, on transmet en alternance les concerts du Chalet de la montagne et les concerts Promenade de Toronto. Il s'agit de séries estivales régulières. On retrouve également à l'horaire de Radio-Canada des récitals de 15 minutes, des concerts de chorales etc...

— En nombre, les émissions musicales de Radio-Canada sont incalculables?

— En 1941, par exemple, les horaires nationaux, régionaux et locaux de Radio-Canada avaient regroupé pas moins de 45 émissions lyriques, plus de 600 concerts symphoniques, plus de 2 000 émissions de musique de chambre et 3 000 émissions de musique dite semi-classique. Ces émissions étaient pour la plupart présentées en direct (l'utilisation d'enregistrements fut interdite en soirée jusqu'en 1958 afin d'encourager la production en direct).

— Pendant la guerre et l'après-guerre, on maintient ce rythme de production des années 30?

— Absolument. La série «Musique canadienne en temps de guerre» dirigée par Jean-Marie Beudet est l'une des excellentes séries du temps. Même que la NBC va retransmettre cette série aux États-Unis. De plus en plus, on accorde une attention spéciale à la musique canadienne



Wilfrid Pelletier

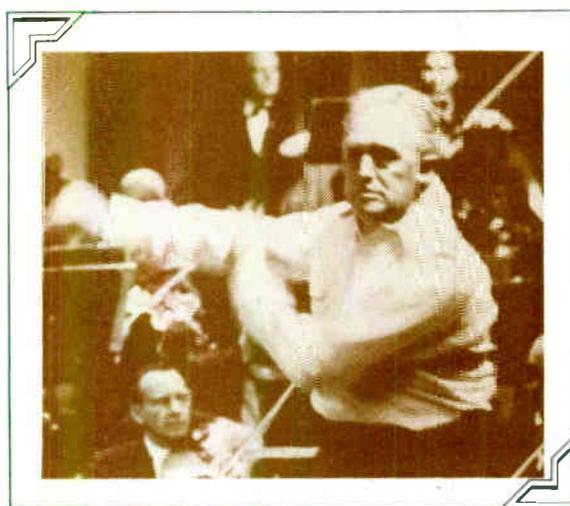
par la série «Tribute to Young Canadians» et par la commande de musique de scène à de nombreux compositeurs canadiens. Hector Graton, à titre d'exemple, a composé la musique de toute la série de Félix Leclerc, «Je me souviens».

De 1943 à 1956, la série populaire «Singing Stars of Tomorrow» (grand concours de chanteurs et chanteuses) a eu sa contrepartie francophone sous le titre «Nos futures étoiles». Une série mémorable qui a donné le coup d'envol à presque toutes les grandes voix du Québec: Claude Corbeil, John Vickers, Louis Quilicot, Pierrette Alarie, Claire Gagnier etc... C'était extrêmement populaire, ça passait le dimanche soir à 20 heures et tout le monde misait sur son candidat préféré.

— Pourquoi a-t-on retiré cette émission de l'horaire, en 1956?

— On avait pas mal épuisé le réservoir des bons chanteurs. Et Radio-Canada voulait s'orienter dans le domaine de la chanson. On a remplacé «Nos futures étoiles» par «Le Concours de la chanson canadienne» qui nous a fait découvrir des auteurs-compositeurs et de jeunes interprètes de la chanson québécoise.

— La musique classique doit-elle céder la place au «pop», dans les années 50?



«SÉRÉNADE POUR CORDE»: le chef d'orchestre Jean Deslauriers.

— Pas du tout. Qu'on se souvienne, entre autres, de cette série, «Les Petites symphonies» diffusée sur les deux réseaux (anglais-français) de Radio-Canada et même aux États-Unis, avec le chef d'orchestre Roland Leduc. On avait là une musique de toute première qualité.

Et bien que le réseau français n'ait pas créé sa propre compagnie d'opéra ou son propre orchestre, sa programmation possède un cachet distinctif.



Jean-Marie Beaudet



Roland Leduc



Claude Champagne



Yoland Guérard



Pierrette Alarie



Claire Gagnier

tif grâce à des émissions comme «Adagio», «Les Chef-d'oeuvres de la musique» «L'Heure du concert», «Radio-concert canadien», «Sérénades pour cordes», «Théâtre lyrique Molson» et même... «Radio-Carabin» qui invite un artiste classique, chaque semaine.

Puis qui a oublié la grande série «Festivals européens» animée par Maryvonne Kendergi qui va garder l'horaire pendant 17 ans? On pouvait assister à tous les grands festivals de musique d'Europe.

«Jazz en liberté» a aussi beaucoup de succès.

Même «Les Joyeux troubadours» prend souvent la couleur d'une romance classique, avec Gérard Paradis et le violoniste Lucien Martin, plus tard remplacé par Lionel Renaud.

«Festivals européens» dure 17 ans; «Les Joyeux troubadours», 26 ans; les transmissions des opéras du Metropolitan de New York se poursuivent depuis près de 50 ans...

Et la série «Concours national de Radio-Canada» prend sa 24ème année! On peut dire sans se tromper que, malgré l'arrivée de la télévision, c'est la radio qui continue de 1952 à 1979 d'apporter la plus grande satisfaction aux mélomanes, sur le réseau AM de Radio-Canada.

— Et depuis les années 80?

— Le FM (ou le MF, si vous préférez) est en pleine croissance. Il devient le véhicule numéro

un de la diffusion de la musique. Même avant 1980.

Le FM connaît son apogée avec la mise en place, à la fin de 1975, du réseau français FM en stéréo. Aujourd'hui, tout est concentré sur le FM. On continue de transmettre les concerts symphoniques, les opéras, le jazz. On présente de la musique ancienne, de la musique contemporaine, avec la participation de musiciens canadiens et étrangers (une attention constante est toujours apportée aux compositeurs canadiens).

Et, fait intéressant, on revient de plus en plus à la diffusion en direct après une vague du différé qui n'a pas été concluante. L'auditoire aime le «here and now» plus vivant, plus humain avec les erreurs possibles et les défaillances momentanées. L'une des émissions les plus populaires, à l'heure actuelle, c'est «Les Concerts du vendredi» donnés en public et transmis en direct. D'une façon ou d'une autre, Radio-Canada demeure le plus important fournisseur de grande musique à la radio...

Propos recueillis par
Raymonde Bergeron



Gilles Potvin, critique musical à La Presse et au journal Le Devoir, réalisateur à Radio-Canada, est actuellement en poste à Radio-Canada International.

Raymond Laplante ou l'odyssée d'un annonceur



Raymond Laplante, qui fut annonceur-conseil et responsable de l'entraînement des annonceurs à Radio-Canada pendant plusieurs années, a vécu l'odyssée de la radio-télé depuis ses tout débuts... ou presque.

«En 1943, quand je suis entré à Radio-Canada, l'annonceur était vraiment une «voix sans visage». Pourtant ces voix étaient très identifiées à «leur» émission. Par exemple François Bertrand à «Un Homme et son péché». Personnellement, on m'a associé au «Réveil rural». L'annonceur était essentiellement, au départ, un lecteur (de nouvelles, de textes documentaires, de poésies etc...) et un présentateur. Mais il y avait déjà de grands annonceurs du type de Roger Baulu, journaliste de grande valeur, reporter à la facilité d'improvisation et capable de fouiller ses sujets à fond. Ils donnaient déjà l'image de ce que la

profession est devenue, aujourd'hui.

— Annonceur à Radio-Canada, c'était (c'est encore) très prestigieux?

— Pour plusieurs, c'était même le grand rêve. Avant d'être annonceur, moi, j'étais un auditeur fasciné par la voix de Tony Leclerc qui faisait les narrations des émissions de Robert Choquette, à Radio-Canada. Engagé à CHRC, à Québec, et mis à la porte au bout d'une semaine, j'avais hurlé au patron: «Vous verrez, un jour je serai annonceur à Radio-Canada et je donnerai le bulletin de nouvelles du soir». C'était le sommet! Trois ans plus tard, Roger Baulu m'a embauché à Radio-Canada. Et le lendemain soir, je lisais le grand bulletin d'information de dix heures! L'année suivante, je devenais le narrateur des émissions de Robert Choquette! C'était incroyable! Je



Raymond Laplante interviewant Fernandel.



Roger Baulu



François Bertrand



Lucien Côté

côtoyais les Gérard Arthur, Roger Baulu, Miville Couture, François Bertrand, René Lecavalier, qui sont devenus des modèles.

— Vous êtes aussi de cette race d'annonceurs devenus animateurs-reporters-interviewers?

— La première émission de disc-jockeys à Montréal, c'est Jean-Maurice Bailly et moi qui l'avons lancée. Ça s'appelait «Au petit bonheur». Il fallait improviser, faire de l'humour. Puis on a commencé à faire des reportages. Pour animer une émission religieuse, par exemple, ou une émission scientifique (je l'ai fait longtemps) et interviewer des spécialistes en la matière, il fallait se documenter. C'est l'aspect journalistique de l'annonceur. Moi, j'ai fait de l'astronautique, de la vulgarisation scientifique. L'annonceur qui anime, écrit ses textes, fait de la recherche et de l'analyse. Surtout depuis les années 50, l'annonceur n'est plus seulement «une voix».

— À Radio-Canada, la langue française bien parlée a toujours été une chose sacrée?

— Ce sont les annonceurs de Radio-Canada qui ont établi cette tradition du respect de la langue au Québec, depuis 1936. Je dois dire qu'on est un peu moins strict aujourd'hui. On a démembré le service des annonceurs et on embauche ces derniers «à la pige», au contrat. La rigueur n'est plus tout à fait la même. Heureusement, Camille Chouinard conserve un service de lin-

guistique fort efficace. Jusqu'en 1982, on était très exigeants auprès des annonceurs concernant le débit, le vocabulaire, la grammaire et même les connaissances, la culture. Tout ça sans jamais emprunter l'accent du Français de France, ni celui du Montréalais. Aujourd'hui, c'est avec les «journalistes» qui font de la radio-télévision qu'on a du mal à obtenir une langue impeccable.

— Vous êtes l'un de ces annonceurs-radio qui a versé du côté de la télévision?

— Dans les années 50, Judith Jasmin, René Lévesque, Roger Rolland, François Bertrand et moi-même, nous avons réussi à faire accepter l'intégration des animateurs-radio à l'équipe de télévision. C'est comme ça que je suis arrivé à «Carrefour», «Aujourd'hui», «Les Travaux et les jours» etc...

Propos recueillis
par Raymonde Bergeron



Même à la retraite, Raymond Laplante revient maintenant à Radio-Canada pour donner des cours de communication verbale... aux «journalistes» de radio-télé!

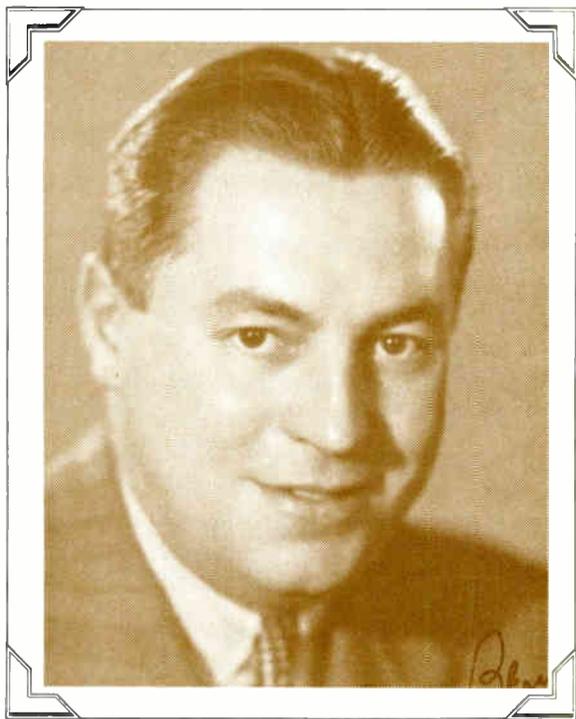
La soirée du hockey

Depuis ses débuts, notre radio nationale s'est toujours souciée d'accorder aux manifestations sportives d'ici et d'ailleurs la place qui leur convenait sur les ondes, avec priorité – bien entendu – aux joutes de hockey professionnelles.

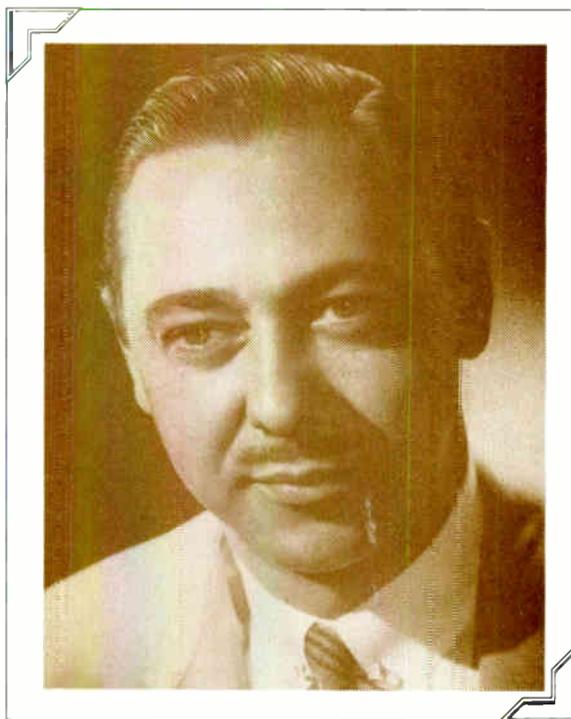
TROIS VOIX CÉLÈBRES dont le timbre vibrant résonne encore dans la mémoire des aînés ont illustré sonorement cette «soirée du hockey» au cours des cinquante dernières années.

Il y avait donc lieu, ici, de rendre hommage à Roland Beaudry, Michel Normandin et René Lecavalier!

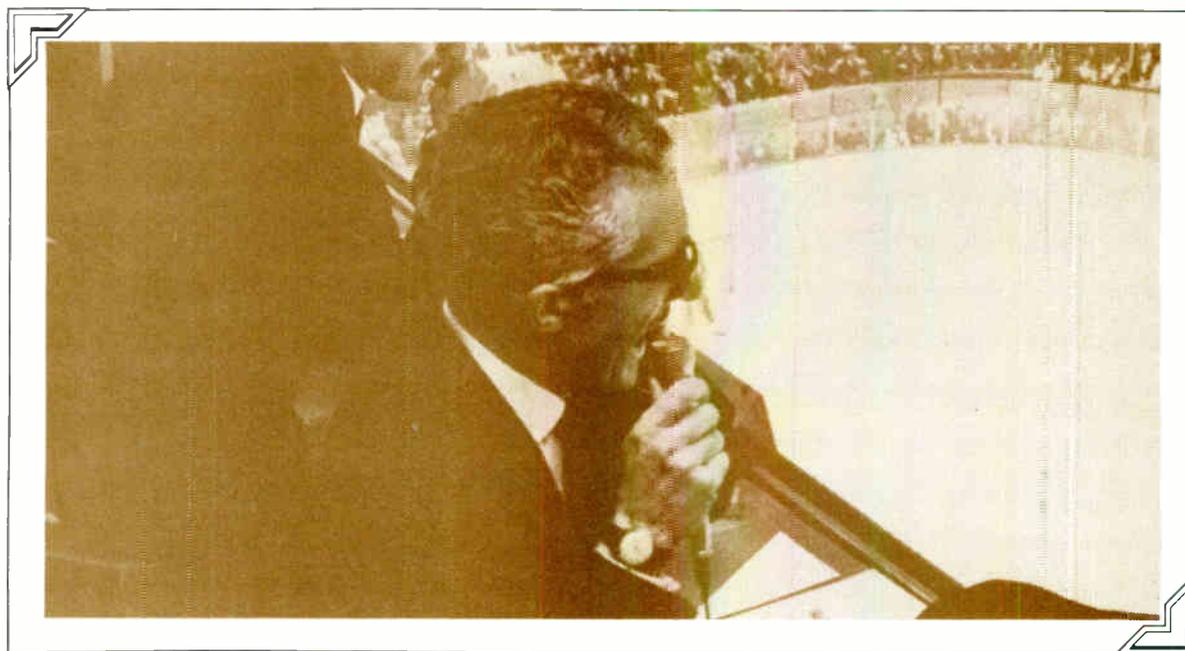
... avec notre amicale reconnaissance!



Roland Beaudry



Michel Normandin

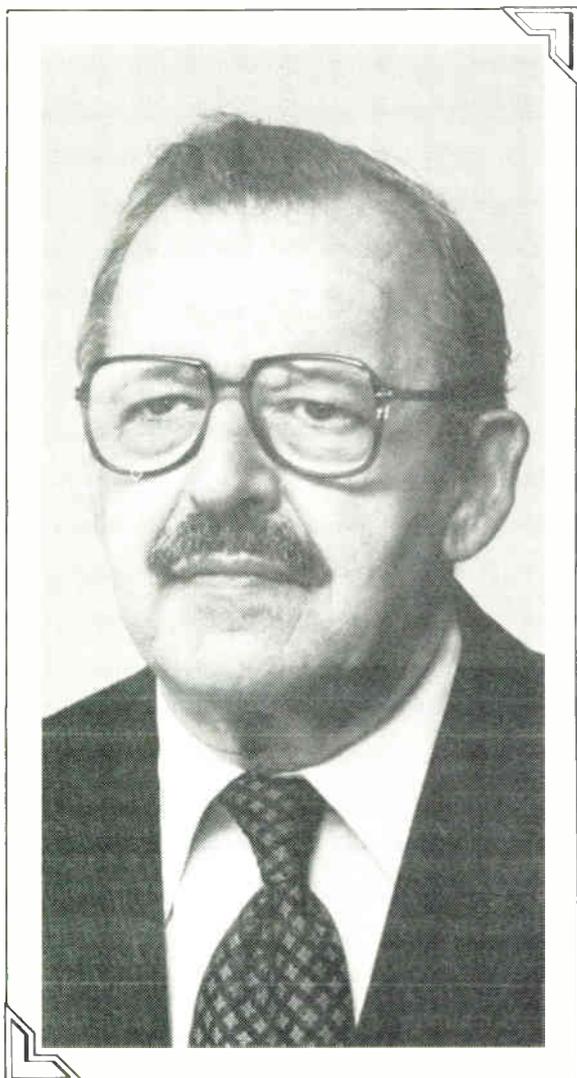


René Lecavalier

Regard sur la radio

d'aujourd'hui et de demain

Jean Blais



M. Jean Blais,
Vice-président de la radio française

Il est tout naturel que n'importe quel citoyen canadien veuille exprimer cette année sa fierté à l'endroit de la Société Radio-Canada. Le fait de reconnaître la valeur et l'importance de cet organisme, ce n'est pas s'en attribuer personnellement le mérite, quelles que soient les fonctions qu'on y exerce.

C'est donc en toute liberté que je voudrais rappeler, au nom de ses auditeurs, l'apport considérable de la radio publique à nos vies personnelles

et à l'évolution du Canada français.

L'information, entendue au sens large, est certes le premier aspect qui retienne l'attention, quand on réfléchit à la radio. Nous avons tous suivi par la radio un bon nombre d'événements d'ici et d'ailleurs. Nous avons compté sur elle pour être tenus au courant des derniers développements, quand notre milieu ou le monde connaissaient une crise aiguë. Puis, au long des émissions quotidiennes, nous avons souvent découvert des réussites scientifiques, des oeuvres musicales ou littéraires, des interprètes de haut calibre, des personnages historiques, des héros de la charité ou du courage.

Nous pourrions tous évoquer des moments d'intense émotion, vécus à l'audition d'un reportage, d'une interprétation musicale ou dramatique, ou d'un modeste témoignage apporté en toute simplicité par un citoyen anonyme.

De tant de manifestations d'humanité, un auditeur ne peut qu'être reconnaissant. La radio a élargi sa culture, sa surface de contact avec le monde.

En plus d'apporter ces enrichissements culturels à chacun de ses auditeurs en particulier, la radiodiffusion de Radio-Canada a joué et joue toujours un rôle important au bénéfice du Canada français dans son ensemble.

Tous les jours, elle fait se reconnaître entre eux des Canadiens français de toutes les régions, de tous les milieux sociaux, de toutes les tendances intellectuelles, de toutes les convictions politiques ou sociales. De ce fait, elle nous invite à la tolérance, en même temps qu'elle contribue jour après jour à minimiser l'isolement que créent les distances, les différences régionales, les particularismes socio-culturels.

Le Canada français peut considérer sa radio publique à la fois comme un témoin et comme un instrument de son progrès démocratique. Car elle a contribué largement à la connaissance et à la compréhension de l'actualité; elle a fourni aux citoyens des tribunes de discussion sur toutes les questions brûlantes. Elle a aidé à former le sens critique, en donnant le goût d'analyser, de com-

prendre et de mesurer ce qui se passe. Elle a permis à divers groupes, reconnus ou minoritaires, d'exprimer, de préciser et de comparer leurs aspirations respectives.

On peut affirmer encore que les traits culturels du Canada français ne seraient pas ce qu'ils sont, sans la présence de la radio de Radio-Canada. Elle a rendu compte de ce qui arrivait et de ce qui arrive dans les milieux de la création. Elle a permis aux créateurs et aux interprètes de faire valoir leur art et de s'exprimer sur les conditions de son exercice. Elle a organisé des concours au pays, elle a soutenu des contributions de nos artistes à l'étranger. Elle a suscité elle-même la création, en plus d'avoir fait connaître à l'ensemble du pays les initiatives culturelles prises dans les différents milieux.

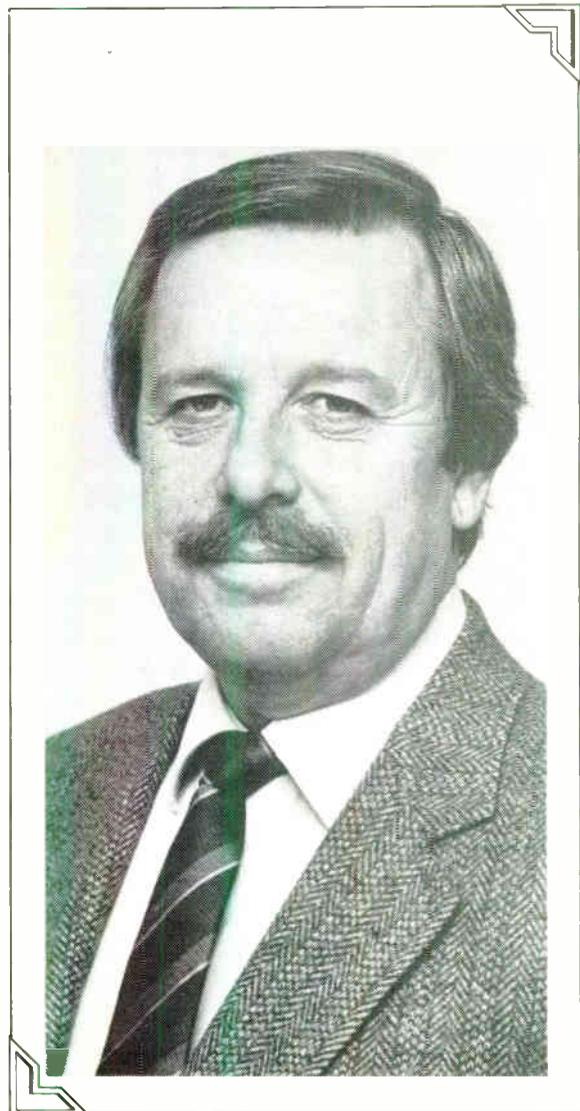
Autre aspect non négligeable: elle a permis au pays de reconnaître les multiples accents de la langue parlée, tout en constituant elle-même, par ses propres animateurs et journalistes, une invi-

tation à l'expression simple et correcte. La langue de Radio-Canada est toujours restée accessible à la moyenne de la population, mais presque toujours à un petit palier au-dessus de l'expression trop familière. Elle a joué, pour la qualité de la langue, un rôle d'encouragement et de diffusion. Plus d'une fois, on a reconnu certains de ses artisans comme des modèles.

L'avenir de la radio française de Radio-Canada est entre les mains de la collectivité; elle sera ce que ses auditeurs voudront en attendre, et ce que les leaders politiques ou culturels voudront en faire. Elle sera sans doute conforme comme toujours aux mentalités comme aux valeurs du jour, mais elle ne devrait pas oublier que la qualité et le dévouement de ses artisans passés et actuels sont la meilleure inspiration pour ceux de l'avenir.



M. Paul-Marie Lapointe,
Directeur des programmes de la radio française

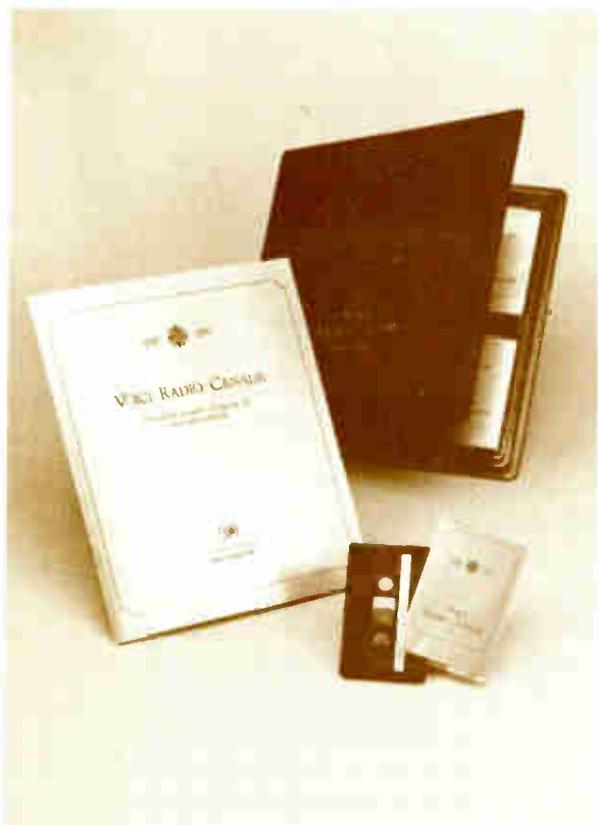


M. Jean Desmarais,
Directeur-adjoint des programmes radio et chef des émissions d'animation

VOICI RADIO-CANADA

1936  1986

50 ans d'histoire à l'antenne de Radio-Canada



Un demi-siècle d'histoire
pour seulement
49,95\$*



LES ENTREPRISES RADIO-CANADA

Revivez les meilleurs moments à l'antenne de votre radio nationale, avec cet élégant coffret commémoratif de six cassettes audio. **Voici Radio-Canada**, c'est aussi un programme-souvenir de 24 pages abondamment illustrées de photos d'archives des belles années de la radio.

Voici Radio-Canada, c'est un immense collage sonore en 9 heures d'écoute, un document historique, culturel, social et politique, avec

- des personnalités de l'information: Gérard Arthur, Louis Francoeur, René Lévesque, Roger Baulu, Michel Constantin et encore...
- des événements marquants: le débarquement en Normandie, le Jour de la Victoire à Montréal, Maurice Duplessis à la Centrale de Beauharnois, de Gaulle à Montréal...
- des radio-romans: Les Plouffe, Un Homme et son Péché, La Pension Velder, Le Survenant...
- des vedettes: Jean Desprez, Guy Mauffette, Mgr Léger, Miville Couture, René Lecavalier qui chante, Charles Boyer, Tante Lucille, et combien d'autres...
- et d'inoubliables chansons par Alys Robi, Edith Piaf, Tino Rossi, Muriel Millard, Germaine Sablon...

Voici Radio-Canada, un captivant retour d'un demi-siècle à l'antenne de Radio-Canada.

La Société Air Canada, qui célèbre aussi son cinquantenaire, a généreusement contribué à la réalisation de ce coffret commémoratif.



AIR CANADA

Disponible chez les grands disquaires et libraires et à la Boutique de la Maison Radio-Canada. On peut aussi se procurer ce coffret par la poste en appelant la téléphoniste n° 24, à Montréal au 285-4040, à l'extérieur (sans frais) au 1-800-361-5154. Cartes Chargex, MasterCard et American Express acceptées. Pour accélérer votre commande, prière d'avoir votre carte de crédit en main.

*taxe et frais de manutention en sus